

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME XIV — N° 3  
JUILLET 1935

## SOMMAIRE

<b>A la mémoire de Victor Hugo</b> (Allocution de M. Louis Delattre à la séance publique du 11 mai 1935).....	49
<b>Réception de M. Franz Ansel :</b>	
Discours de M. Georges Marlow.....	53
Discours de M. Franz Ansel.....	68
<b>Réception de M. Eugenio de Castro :</b>	
Discours de M. Albert Mockel.....	82
Discours de M. Eugenio de Castro.....	97
<b>Chronique</b> .....	111
La Bibliothèque Albert .....	111
Hommages .....	111
<b>Ouvrages reçus</b> .....	112

---

## SÉANCE PUBLIQUE DU 11 MAI 1935

---

La séance est ouverte à 4 heures, sous la présidence de M. Louis Delattre, directeur.

### A la mémoire de Victor Hugo

---

#### Allocution de M. Louis Delattre

Il y a cinquante ans, le 23 mai 1885, mourait à l'âge de 83 ans, en sa maison de l'avenue d'Eylau, à Passy, Victor Hugo, dans une gloire qu'aucun écrivain ou artiste avant lui n'avait connue vivant, et qu'un mouvement de la population de Paris, soudain et unanime, transforma en apothéose, cette nuit du dimanche 31 mai où, veillé par la jeunesse sous l'Arc de Triomphe drapé de deuil, le poète fut l'hôte des cent cinquante-deux généraux de l'Empire.

Ce fut véritablement une Elévation, dans le sens le plus sublime d'un mouvement de l'âme vers l'infini. Le poète mort, présenté à la Nation, devient dieu, pour être conduit au Panthéon, sur cette montagne de Geneviève où, pour la France, comme dit Barrès, toutes les sortes de mérites se transforment en pensées; où les hommes ensevelis sous terre assurent la perpétuité de l'édifice du monde.

Deux générations ont passé. L'esprit public s'est modifié au cours d'événements politiques formidables et de découvertes scientifiques tenant du prodige.

Les écoles de poésie qui étaient en germe dans l'œuvre hugolienne se sont développées, ont grandi et brillé. La figure olympienne, en s'éloignant, est devenue plus carrée, plus solide. Débarrassée des ornements du moment, qui

sont les exagérations des modes; affranchie des accidents de la course, qui sont les passions des partisans et des ennemis, titanique, elle bouche encore l'horizon de l'art littéraire, en sa stature d'éternité.

Et le peuple de ses créations s'ébat autour du géant du verbe, toutes (poésies, drames, romans) marquées du signe royal du romantisme, dont la préface fameuse de *Cromwell* énonçait, dès 1827, les principes.

« Le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts... La nature et l'art sont deux choses. »  
 « L'art, outre sa partie idéale, a une partie terrestre et positive... Il a, pour ses créations les plus capricieuses, des formes, des moyens d'exécution, tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des instruments; pour la médiocrité, des outils. »

Or, comme moyen d'exécution, le verbe hugolien est unique dans les fastes du français. Pour qui considère la fonction de la parole comme la création suprême de la nature, le poète des *Contemplations*, de la *Légende des Siècles*, de la *Fin de Satan* et de *Dieu*, apparaît un prodigieux dispensateur de cette force qui capte les rythmes et les sons pour en faire la pensée, et en même temps la transmettre.

Vrai maître du mot, Victor Hugo possède le plus riche vocabulaire. Toute source lui est bonne : science, technique, métier, glossaire, argot. Aucun vocable ne l'effraie; et tout le *Waterloo* des *Misérables* n'est que la mise en train de sa faculté verbale qui va tantôt éclater en ces cinq lettres dont le naturalisme a depuis fait tout un programme...

Tant il est vrai, ainsi que le disait Théophile Gautier, que tout est dans Victor Hugo.

Sans doute, sa forme originale est la métaphore, la métaphore continue et qui donne la migraine aux esprits positifs qui pensent s'introduire dans un poème comme dans une salle de cinéma.

Sous une abondance, une profusion qui rappellent Rabelais et Shakespeare, la métaphore hugolienne n'est jamais banale;

mais fraîche, naturelle et d'un pittoresque le plus souvent aussi juste qu'inattendu.

Souvent, réduite à l'apposition de deux substantifs, elle crée de ces expressions inoubliables, que l'âge n'atteint pas, telles : la « marmite-budget » et le « bœuf-peuple », qui sont par définition, hélas ! de tous les temps.

Enfin, pour la puissance rythmique, qui n'admire pas à genoux, ainsi que disait Albert Giraud, la quasi totalité de l'œuvre poétique de Hugo ; qui n'y reconnaît le triomphe absolu de la prosodie française, c'est qu'il est fermé à l'art des vers.

Ce qui peut, sans doute, se concilier — faute de mieux — avec l'honnêteté commerciale la plus scrupuleuse ou les devoirs les plus stricts de la recherche scientifique. Mais ce qui ne doit pas, cependant, prendre les formes de l'arrogance et de l'insulte pour se proclamer, fût-ce par la plume d'un romancier de profession pourvu, depuis, de cette immortalité singulière qu'il dit lui-même être offerte parfois aux « imbéciles ».

Mais pour les adorateurs de la poésie française ; pour ceux qui, en leur humilité d'amants éperdus de la beauté littéraire, croient qu'il ne peut exister d'objet plus précieux, de travail plus suprêmement noble qu'un vrai poème, un poème qui est un poème et rien de plus, un poème écrit pour le pur amour de la poésie éternelle, quelle sera la force de leur sentiment d'extatique reconnaissance pour le génie qui leur jette, d'une haleine, les vingt-deux pièces du *Groupe des Idylles* dans la *Légende des Siècles*, ou les vingt-et-un poèmes du livre de *Jésus-Christ* dans la *Fin de Satan* ?

Rien ne m'empêchera de le déclarer. L'insulte qui a retenti à l'adresse du glorieux poète français est un signe dont nous avons à tenir compte. Dans la civilisation toute d'intérêts matériels qui est nôtre plus grossièrement tous les jours, la philosophie, l'art littéraire désintéressé, la poésie qui n'est ni cantique, ni quatrain de mirliton, ni couplet folklorique, se voient relégués à la place obscure

d'ancêtres devenus inutiles pour l'entretien de la maison dite moderne.

Cependant, sous la marée de jouissances sans art et toutes animales qui déferle à travers le monde, il est des âmes qui demeurent dévorées d'une soif inextinguible; et cette soif est le signe même de leur humanité.

Dans leur radieuse misère, elles vivent précisément de ce qu'elles n'ont pas. Elles ne vivent qu'en proportion du sentiment de ce qui leur manque; à la hauteur de leurs aspirations; dans l'infini de leur idéal.

Pour ces hommes, poésie est prière; prière d'autant plus précieuse que parfois ils n'en savent plus d'autres et en sentent le regret dans les jours de sécheresse de leur cœur.

Dans la prescience douloureuse de ce qui nous échappe nous peinons pour atteindre, du sein des choses et des pensées du Temps, quelques portions de cette beauté dont les vrais éléments, comme l'a dit Edgard Allan Poë n'appartiennent qu'à l'éternité.

C'est cet effort suprême pour saisir la Beauté, qui a donné au monde ce qu'il a jamais été capable de comprendre et de sentir en fait de poésie, suivant la diversité des intelligences et des tempéraments des peuples. C'est pourquoi, parmi les poètes universels, les Henri Heine, les Shakespeare, les Dante, les Camoëns, nous conservons le culte du grand poète français dont le cœur et l'âme sont nôtres, avec la langue.

Saluons l'ombre colossale du père de la poésie romantique. Saluons les glorieuses mémoires de Villon, Ronsard, Corneille, Racine, La Fontaine, Chénier, Lamartine, Musset, Vigny, Baudelaire, Verlaine. Relisons leurs poèmes, nos prières. Entretienons, dans nos âmes, la flamme de leurs âmes.

Disons : ô gentils, ô précieux, ô chantres aimés du noble parler français, soutenez-nous dans notre résistance à la barbarie qui monte; dans notre effort contre cette vulgarité du prosaïsme qui menace d'engloutir tout ce qui ne peut se vendre au poids et à l'aune — les trésors de l'âme et de l'esprit — notre seule raison de vivre.

# Réception de M. Franz Ansel

---

## Discours de M. Georges Marlow

Monsieur, soyez le bienvenu parmi nous qui n'avons fait, en vous nommant des nôtres, qu'obéir aux décrets des dieux depuis toujours attachés à vos pas.

Connus de vous seul, mais décriés comme il sied par plus d'un de vos rivaux, voire par maints de vos obligés, ils veillèrent sur votre berceau, favorisèrent votre carrière, ennoblirent vos heures quotidiennes, ciselèrent vos plus beaux sonnets, pour vous arrêter devant cette maison où, quelque divergentes des vôtres que fussent peut-être certaines de nos dilections, nous nous devions de vous accueillir au premier jour.

Il plaît à votre vieux compagnon d'armes de vous congratuler en ce jour si justement attendu, comme il agréera, je pense, à quiconque vous a suivi dans la vie, de reconnaître une fois de plus, au moment où vous allez franchir ce seuil, qu'il n'est décidément meilleur Sésame que celui de l'homme heureux.

Car vous êtes, Monsieur, ce beau monstre que l'on appelle un homme heureux et vous devez de l'être autant, si pas davantage, à la somme de vos vertus qu'à l'éclat de votre talent.

Bien qu'aucun spectre de philanthrope ne m'y contraigne, je voudrais donc vous louer de ce double apanage et, toute pantelante que demeure après une récente algarade, la vertu dont vous êtes l'un des plus sûrs piliers, il me serait particulièrement agréable de m'inscrire à votre suite pour

soustraire avec vous, aux dures épreuves de la raison, cette trop sensible esclave de nos cœurs.

Mais en ce faisant, nous courrions l'un et l'autre une bien téméraire aventure, hors de propos dans un cénacle sans prix Montyon et à laquelle, d'ailleurs, votre vertu elle-même souscrirait d'autant moins volontiers, qu'en des instants comme celui-ci, où seuls importent vos mérites littéraires, elle se doit d'abdiquer en faveur de votre talent, son ambitieuse primauté.

Dieu merci, ce talent vaut qu'on s'y attarde, qu'on en explore les pures étendues et les pittoresques recoins et qu'en guise d'hommage à sa perfection, on s'efforce d'en élucider la genèse.

Souffrez donc, Monsieur, que je m'y emploie dans la mesure de mes moyens et subordonnez à mon attentive amitié les petites querelles doctrinales qu'il m'arrivera de vous chercher.

Hennuyer de vieille et double souche, vous naissez par hasard à Liège où votre père, astronome notoire, préside au destin de l'Université. Vos premiers cris, vos premiers rires, vos premiers pleurs résonnent dans ce docte édifice, parmi les clameurs estudiantines et les éclats de voix de savants professeurs, mais grâce au ciel qui déjà vous veut du bien, vos premiers rêves, choyés par l'ombre de Nicolas Defrecheux, s'accrochent à un arbre magique, en l'espèce un sorbier, qui, de la cour obscure où il jaillit, vient magnifier de ses fruits et de ses oiseaux, les fenêtres de votre chambre d'enfant :

*Ueber dein Bett erhebt ein Baum  
D'rin singt die junge Nachtigal*

vous soufflera plus tard Henri Heine, l'un de vos maîtres très chers à qui, pour ce seul distique, vous avez dû garder le meilleur de votre cœur.

Que ces faveurs du sort aient fait de vous un élève modèle, personne n'en doutera jamais, bien que pour ma part, et je m'en excuse auprès de vous, je prenne quelquefois plaisir à me figurer votre imagination nouveau-

née faisant l'école buissonnière dans les bois de Tilff et musant le long de la Meuse où, d'entre des reflets de fleurs, de branches et de fumées, émergent comme autant d'invitations au voyage, de fiers navires en partance pour la mer.

Cartable au dos, l'œil réfléchi et le pas décidé, chaque jour vous rentrez donc en droite ligne du Collège Saint-Servais qui retentit de vos triomphes et si, pour vous offrir le luxe d'une tare, vous boudez un peu le grec dont les rigueurs s'infléchissent malaisément à vos primes émois, vos versions latines font pressentir déjà l'élégance, la souplesse et l'habileté de vos poèmes futurs.

Qui mieux est, une chrestomathie vous ayant révélé, entre autres accessibles chefs-d'œuvre, quelques fables de Florian, vous voilà pris d'un beau zèle et à l'âge où d'habitude, un écolier s'exerce tant bien que mal au dur labeur de la prose, vous empoignez la lyre de La Fontaine d'où vos doigts plus qu'agiles font s'envoler d'emblée un édifiant apologue.

Dès ce jour votre sort est fixé et que ce soit à Liège où s'ébauche votre avenir, à l'Institut St-Louis de Bruxelles qui vous initiera au génie homérique, à Fleurus auquel vous rattachent presque tous vos liens ancestraux ou dans n'importe quel endroit du monde que requerront désormais vos goûts, votre fantaisie ou vos devoirs, vous entendrez frémir en vous la redoutable présence des dieux.

De par les tourments qu'elle engendre et les délices qui s'en exhalent, une telle grâce tient à la fois des plus hautes joies et des pires malédictions.

Toutefois, le calme rêveur que vous êtes n'en sera guère alarmé et c'est à la clarté d'une révélation sans orage, qu'un beau matin, au sortir du collège bruxellois dont vous êtes devenu l'élève, vous rejoignez un de vos condisciples qui se sait et que vous devinez, lui aussi, marqué du signe divin.

A Thomas Braun qui va vous confier ses songes encore hésitants, vous dédierez aussitôt vos rêves en passe de

s'accomplir et tandis qu'à travers ses strophes expertement malhabiles, la nature rit de toutes ses dents, vos poèmes, plus savants et précocement mûris, lui répondront par de souples cadences, d'impeccables rythmes et des images du meilleur aloi.

Ah, Monsieur, que les hommes font mal les choses !

S'il existait au monde un semblant d'harmonie, n'est-ce pas à ce parfait compagnon de votre jeunesse, à ce poète trop rare mais toujours captivant, à cet incomparable interprète de tout ce qui survit en nous d'ingénu, d'ineffable et d'un peu sauvage, n'est-ce pas à Thomas Braun dont je m'enorgueilliss de saluer l'œuvre et le nom, qu'il appartiendrait de prendre ma place et de vous accueillir dans cette jeune et grave maison ?

Hélas, et vous le savez comme moi, rien ne nous sert d'invoquer aujourd'hui l'équité.

Soumise aux caprices de ses caudataires, elle ne trône pas plus sous une coupole, cette coupole fût-elle virtuelle comme celle-ci, que dans les prétoires où, pourtant, on la dit chez elle et quelque légitimes que soient vos regrets, il faudra bien qu'à défaut d'un baptême mémorable, vous vous accommodiez de mon modeste ondoisement.

Quoiqu'indigne, m'assiste donc la Grande Muse dont vous êtes l'hôte aimé et m'illuminent les puissants Libérateurs qui vous tiennent en leur sainte garde !

Vous avez dix-neuf ans, Monsieur, quand votre signature paraît pour la première fois au bas d'un article du *Journal de Bruxelles* où Ernest Verlant, Iwan Gilkin et Adolphe Hardy, pour ne citer que des maîtres qui furent ou sont encore de vos amis, rivalisent de talent et de verve.

Monsieur Félix Hecq, qui le dirige, vient de succéder au baron Prosper de Haulleville. Il a hérité de ce parfait gentilhomme une bonne humeur sans défaillance et un éclectisme qui serait fort peu de mise en nos temps malencontreux.

Si bien que l'on peut lire sous votre nom ou sous vos initiales, au hasard de la fantaisie qui vous guette ou de

l'événement du jour qui vous réclame, tour à tour d'alertes chroniques, de généreuses études littéraires et de charmantes impressions de voyage.

Vos vers qui sont, comme bien l'on pense, le seul trésor dont vous soyez fier, vous les réservez jalousement à des sanctuaires moins profanés, comme *La Jeune Belgique* où, séduits par leur ordonnance et leur accent, Albert Giraud et Iwan Gilkin les ont accueillis d'enthousiasme; comme *Le Beffroi* de Gand, plus confidentiel quoique fort bien fréquenté; ou enfin comme *Durendal* où, de temps à autre, je vous rejoins quand m'y convie, avec la véhémence affective que vous savez, l'abbé Moeller de savoureuse mémoire.

Sauf M. Henri Carton de Wiart qui lui consacra naguère un touchant hommage, personne, que je sache, n'a étudié avec l'attention qu'elle exige, cette extraordinaire figure de notre mouvement littéraire. L'autorité me manque pour assumer pareil honneur, mais je croirais offenser la mémoire d'un être que nous avons chéri l'un et l'autre de tout notre cœur, si, au moment où nos deux noms s'affrontent dans ce discours, je n'évoquais pas l'hospitalière revue, au sommaire de laquelle, parmi d'illustres parrainages, nous nous sommes, grâce à lui, tant de fois rencontrés.

Franz Ansel!

J'entends sonner parmi mes plus vivants souvenirs de jeunesse ces trois syllabes harmonieuses, agrafées comme une fibule d'or, aux voiles de l'Immortelle que déjà vous servez avec l'orgueilleuse humilité d'un maître.

Et je me rappelle aussitôt vos poèmes d'alors si tendrement nuancés et baignés d'une lumière telle, qu'à peine éclos, ils vont émouvoir dans sa retraite élyséenne notre cher Fernand Severin qui les a reconnus pour frères des siens.

N'alignent-ils pas en effet, à la manière du *Don d'Enfance* et de *La Solitude heureuse*, de tendres vers balancés au rythme d'une âme où se déroule dans la pudeur et la fièvre, l'inoubliable féerie de nos vingt ans?

Les mots y sont chargés d'émouvants messages, les rimes d'échos mélodieux et même quand le poète que vous vous glorifiez d'être cède le pas au virtuose que vous briguez

parfois de devenir, ils gardent assez de prestige pour ne pas contraindre à des jeux inopportuns, les filles de la Mémoire et de Zeus qui se plurent à vous ouvrir leurs rangs.

Car, tout comme aujourd'hui, vous ne dédaignez point — et nul blâme n'entache ici mon propos — d'unir dans une commune admiration aux Archétypes que vous élûtes dès votre éveil aux lettres, des modèles moins altiers dont l'œuvre faite pour plaire à tout qui la découvre, sauvegarde cependant sa part d'éternel en fleurissant nos inquiétudes de deux ou trois aimables illusions.

Racine, Vigny, Lamartine, princes de l'Esprit, Musset, Banville et surtout Rostand, gentils et quelquefois poignants hérauts du cœur, d'autres encore se passent ainsi de main en main votre neuve couronne.

Lequel d'entre eux vous en ceindra le front après avoir reçu votre serment d'allégeance ?

Vaine question puisqu'en vous ne s'affirme encore aucune velléité royale et que, les uns et les autres vous plaisant, il vous semble plus sage de n'en préférer aucun.

Après trente ans et davantage, vous n'avez guère changé.

Je dirai même que vous n'avez point changé du tout puisqu'à l'heure présente, comme au temps de vos débuts, certains critiques vous reprochent encore une trop malléable sagesse incompatible, selon eux, avec le culte des beaux périls.

Il n'est, de fait, aucune surprenante gaucherie, nulle faute exquise, pas un accord inentendu que vos poèmes tant anciens qu'actuels n'éludent avec une déconcertante adresse.

D'un bout à l'autre et du premier au dernier, ils sont parfaits comme il sied qu'ils le soient venant de l'homme que vous fûtes, êtes et demeurerez.

Attendez-vous donc à ce que de nombreux exégètes s'efforcent un jour de rechercher les raisons de cette perfection surnaturelle et profèrent, en l'occurrence, d'énormes mais savantes bourdes auxquelles j'aimerais, ne fût-ce que pour prendre date, adjoindre dès maintenant quelques sottises de mon crû.

Pour ce faire, si vous m'y autorisez, Monsieur, je m'immiscerai dans votre vie intime et vous restituerai pour quelques instants, en lieu et place de votre glorieux nom adoptif, celui plus voyant peut-être, mais également prédestiné, qui vous fut donné le 14 avril 1874 par l'auteur de vos jours :

Franz Folie !

Vous vous appelez alors Franz Folie et, qui plus est, tout en vous appelant Franz Folie ou mieux, parce que vous vous appelez Franz Folie, vous êtes poète, votre front resplendit, votre cœur éclate, vos lèvres chantent et l'arbre magique de l'Université vous lance au visage ses rossignols et ses fleurs.

Franz Folie !

Ce nom aérien, depuis toujours étançoné de souveraines vertus, votre père vous l'apporte serti de constellations choisies parmi les plus radieuses de son ciel d'astronome et je ne jurerais point que, préjugeant votre gloire, il n'ait pour embellir encore le présent qu'il vous fit, décroché dans un coin du firmament, deux ou trois comètes empanachées des rimes de vos futurs sonnets.

Considérez, Monsieur, l'adorable prodige qu'est alors votre vie.

Tant que vous n'aurez pas pris conscience de vous-même, vous resterez, si j'ose dire, « Du Côté de chez Folie » et pour faire honneur à votre nom tintinnabulant comme clarines au soleil, vous jouerez à corps perdu, si pas avec les comètes qui vous fouetteraient sans profit l'imaginative, du moins avec quelques menues étoiles que parfois, un peu distrait, votre père oublie le soir dans votre berceau.

Les années passent quand, un beau jour, votre jeune désir aidant, le Songe vient à votre rencontre. Mais tandis que pour l'accueillir vous suivez l'exemple de maîtres judicieusement préférés, quelques passants équivoques chassés d'un temple rebelle à leurs chants inouïs, vous invitent à les suivre et, sans attendre votre réponse, arrêtent leur inquiétante caravane devant votre seuil.

Baudelaire, qui mène cette pathétique troupe de vivants et de morts, devine autour de votre front l'aurole qu'il s'est tant de fois souhaitée; Rimbaud, à la veille de gréer son *Bateau ivre*, plonge et replonge, pour on ne sait quelle secrète rédemption, son regard brûlé dans l'onde innocente de vos yeux; Mallarmé vous tend sa lyre de diamant, Verlaine, sa flûte enchantée, Lautréamont, son sceptre d'ébène et d'or, Laforgue son plus bleu clair de lune; Corbière, un peu d'écume du large cristallisée dans des strophes de feu et Gérard de Nerval, délaissant la Loreley qu'il ensorcelle de ses chants prophétiques, vous glisse aux doigts les clefs de l'absolu.

Heure ambiguë que celle-ci, puisque malgré les injures qu'ils soulèvent au passage, tous ces déshérités du sort traînent peut-être après eux la gloire que vous cherchez.

Non pas la gloire sans doute dont les âmes quiètes louent le visage impassible, le laurier vernissé et les rigides contours, mais une gloire crispée sur un interminable appel, une gloire s'arrachant à nos trop paisibles bonheurs pour tendre vers un azur balaféré d'éclairs, une gloire de malheur et de béatitude enfin, qui, tout en crucifiant ses élus sous les crachats des foules, leur réserve parfois, après mille avanies, une place

*Dans les rangs bienheureux des Saintes Légions.*

Un instant vous hésitez, Monsieur, comme tout être à qui parle soudain une voix venue d'au-delà de la terre et nul ne peut dire ce qui serait advenu de vous si vos maîtres brusquement alertés n'étaient accourus à votre secours.

Flairant le danger, d'un geste ils vous prosternent devant les dieux qu'ils représentent et, pour mieux vous assujettir à leur rituel, ils évoquent devant vous, parés de couronnes dérisoires, les innombrables victimes des grands réprouvés dont vous venez à votre tour de subir le rayonnement singulier.

Vous me dispenserez, Monsieur, de faire défiler ici ce mélancolique cortège et de jauger au goût du jour des

œuvres à la fois complexes, naïves, bien disantes et pleines de subtils artifices dont les unes se sont évaporées, certes, dans leurs propres ténèbres, mais parmi lesquelles il en est de fort séduisantes qui réjouissent encore notre esprit.

Que vous ne les ayez ni suivies ni écoutées, comment vous en tenir rigueur ?

Ne les disait-on pas tributaires de l'étranger et attentatoires par leurs discutables trouvailles, leurs rythmes désaxés et leurs confusions volontaires à ce doux parler de France moins vénéré peut-être des Français eux-mêmes que des Wallons de votre sorte ?

Français, vous l'étiez d'ailleurs un peu par vos parents Ansel — ou Ancel — qui, depuis trois siècles, entre Quévy et Paris, perpétuent les claires traditions de leur race. Si bien que, pour prémunir vos dons lyriques contre de fâcheuses extravagances, vous ne pouviez mieux faire que de vous réclamer d'aussi pertinentes autorités.

Ce sont donc ces Ansel, unis à vos dieux et à vos maîtres, qui s'empareront de votre destinée et, pour affirmer leur victoire, dicteront sans tarder au Franz Folie que vous avez renoncé d'être, trois délicates et précises merveilles d'art théâtral.

Rappellerai-je qu'à leur sujet on cita le nom d'Edmond Rostand et celui, plus oublié, du Paganini de la rime, Guillaume du Bois, dit Crétin, à qui par déférence admirative, notre Jehan le Maire dédia le troisième livre des *Illustrations de la Gaule* ?

Rappellerai-je aussi que *L'Ecole des Romanesques* fut jouée à Paris par Mlle Sully et M. Jean Wéber de la *Comédie Française* ; *Le Codicille* au *Théâtre du Parc* où le regretté Gournac, qui en appréciait la finesse, lui avait réservé des décors et des interprètes excellents ; *L'Ecole de Werther*, au *Gymnase* de Liège où elle reçut un chaleureux accueil ?

Il n'empêche que, tout en chérissant ces œuvres charmantes comme les filles de votre intelligence et de vos méditations, vous ne leur avez point gardé cette tendresse profonde que l'on n'accorde qu'aux enfants de l'amour.

Longtemps, vous différerez leur publication dans la *Revue générale* d'où jusqu'ici, et je le déplore, vous n'avez pas jugé nécessaire de les sortir et il faudra que sonne l'année 1925 pour que, de la pénombre où il se complaisait sans raison, votre nom s'encadre enfin d'une triomphale auréole.

1925... L'année des *Muses latines* !

Je sais bien que quatre ans plus tôt vous aviez fait paraître *Le Grand Voyage du Roi des Belges aux Etats-Unis*, mais vous me concéderez que, malgré de hauts mérites littéraires et sa documentation doublement émouvante depuis le 17 février 1934, on ne peut tenir ce parfait ouvrage que pour une sorte de mémorial très précieux.

En 1925, vous avez cinquante et un ans et c'est après plus d'un demi-siècle d'apprentissage, que vous vous décidez à nous initier à votre grand œuvre.

A cinquante et un ans, alors que depuis six lustres, il n'est point de jour où ne s'évadent en stances, odes et sonnets vos fécondes rêveries, vous jetez en pâture à une opinion publique orientée vers maints autres soucis, un livre admirable dont chaque page abonde, comme le dira M. Charles Bernard, « en alexandrins rendant le son d'une » sandale d'or sur les dalles d'un temple ».

Albert Giraud, l'intransigeant et magnifique Albert Giraud, l'offre aux méditations des trop nombreux jeunes hommes empêtrés dans leur tortueux génie ; Henri de Régnier, Louis le Cardonnal et Pierre de Nolhac qui y sentent frémir plus que jamais l'âme de leur chère Italie, en jaloussent, comme des amants éconduits, les miracles d'éloquence, de gentillesse et de subtilité.

Taillés selon l'heure, soit dans le roc, le marbre, le ciel ou la verdure de paysages bien ordonnés, soit dans la pensée ou la chair de modèles célèbres, comment vos impeccables sonnets n'auraient-ils pas séduit de tels joailliers du verbe qui y retrouvaient, vivifiées au contact d'un esprit soudain touché par la grâce, les merveilleuses thaumaturgies de José Maria de Hérédia, leur Maître, et les nobles évocations de notre Emile Van Arenberg dont vous occupez, Monsieur, le fauteuil ?

Quel plaisir eût pris notre regretté confrère à discuter ici avec vous, les mérites respectifs du quatrain et du tercet, les sévères lois du sonnet en vers de douze, de dix ou de huit pieds, les surprises du sonnet estrambot et la splendeur jaillissante qu'implique l'ultime vers d'un sonnet bien venu !

Ses *Médailles*, fruits, si j'ose dire, d'une méditation encore plus prolongée que la vôtre — ne mit-il pas près de soixante ans à les frapper ? — attestent comme vos *Muses latines*, les scrupules quotidiennement renouvelés d'un maître ouvrier toujours mécontent de soi et pour vous, qui excellez aux alexandrins royaux, combien n'en saluerez-vous pas au passage dans l'œuvre de votre éminent prédécesseur auquel vous me permettrez d'adresser en même temps, mais moins bien que vous, l'hommage d'un déférent souvenir.

Béni soit l'heure, Monsieur, où répondant à nos impatiences, vous nous avez enfin livré l'œuvre de votre plus grand amour !

Car en attendant celui qui, tout périssable qu'on le prétende, ne meurt jamais sans exhausser un être de votre qualité, celui qu'en homme heureux, vous deviez rencontrer peu après sur une route embellie depuis lors de toutes les faveurs imaginables, vous qui, dès l'enfance, aviez erré dans les plus sublimes contrées sans y trouver réponse à vos songes secrets, un jour, pareil à ces pèlerins de jadis qui le sac à l'épaule et l'ivresse au cœur, bravaient les pires dangers pour s'épanouir aux lumières d'Italie, vous avez découvert la beauté sur les rives d'une mer étincelante où se mire à jamais le sourire de vos dieux.

Ni la grave Allemagne d'autrefois qui chaque année vous offrait aux vacances, avec la leçon de Gœthe et de Schiller, ses fleurs sauvages, ses châteaux hantés et les mystérieux appels de Siegfried et de Tannhäuser, ni l'empire des Pharaons où votre compagnon de route, Maurice Barrès, souhaitait « reposer avec les rois et les gouverneurs de la » terre qui se bâtissent des solitudes », ni la très envoûtante Amérique qui, en eussiez-vous exprimé le désir, aurait pour vous plaire, ressuscité dans quelque onde nouvelle la voix et le visage d'un Walt Whitman ou d'un Edgard Poë, ni

même les humbles mais irrésistibles charmes de votre terre natale, n'étaient parvenus à galvaniser votre âme éprise jusqu'alors de jeux sans réel lendemain.

Brusquement, Messine, que vous aviez entrevue de nuit, lors de votre voyage d'Égypte, prélude à l'enchantement :

« Les mille lueurs de Messine que nous longeons ce soir, » m'obligent avec tous mes compagnons à me pencher » sur les deux bastingages et mon rêve, comme un rêve » de jeune homme, par dessus la mer frémissante, aux » bords parfumés d'Italie et de Sicile, croit effleurer le » bonheur » écrit Maurice Barrès le soir même, où sur le même bateau, votre rêve de jeune homme, illuminé, lui aussi, par les mille lueurs de la ville lointaine, s'empare amoureuxment du bonheur qui s'avance vers lui.

Et la magique aventure se prolonge : après Messine, c'est Venise qui vous prête ses canaux où se prélassent, au gré des gondoles complices, de prestes fantômes masqués.

Puis encore, si je m'en réfère à une de vos lettres « vous » vous éprenez passionnément de Rome, moins des ruines » de l'antiquité que des jeunes fleurs qui poussent sur » elles, des beaux jardins et des vieilles basiliques de » Florence et de Sienne aussi où les primitifs vous émer- » veillent plus que Raphaël ou le Titien, non tout de suite, » mais par lente conquête ».

« Ce qui vous enchante en Italie, ajoutez-vous, outre les » décors et la lumière, c'est qu'on y ressent la présence » réelle, constante et familière, de cette antiquité latine » dont l'humanisme nous a nourris. Un masque de Faune, » au lac de Garde, dégorge un mince filet d'eau pure au » bassin de marbre d'une fontaine, tandis qu'une voile » passe sur la grande nappe bleue — et l'on voit resurgir » Catulle et Virgile qui ont vécu là. »

Imagine-t-on plus noble tribut à la gloire d'une terre élue et plus fervent hommage d'une âme éprise des leçons qu'elle y puise ?

D'un bout à l'autre de vos *Muses latines* comme de *La Flamme et la Lumière* qui les prolongent, éclate donc votre joie de vivre, d'être heureux, de vous sentir soulevé au

delà de vous-même par une force intérieure à laquelle participent vos songes et votre élan lyrique, votre âme fleurie de pures images et votre chair secrètement dévastée, votre cœur où va s'inscrire en lettres de feu le nom de la Bien-Aimée attendue et surtout votre don prodigieux du verbe qui vous octroie, à chaque heure du jour et de la nuit, le pouvoir de faire éclore autour de vous toutes les voix de la terre et du ciel.

A quelque endroit qu'on les interroge, vos sonnets, vos odes et vos stances éparpillent ainsi leurs constantes féeries qui, d'ailleurs, n'ont point manqué et ne manqueront jamais plus de fasciner les entremetteurs tumultueux du vers, embusqués sur la route de tous les poètes célèbres où ils monnaient, le plus souvent de fort maladroite façon, mais toujours à leur profit, l'or vierge dont ils se sont emparés.

Je n'infligerai donc pas à vos strophes la défaveur d'une lecture publique, me réservant chaque fois que le désir m'en vient, de vous suivre silencieusement comme un ami très cher, dans l'opulent univers que vous vous êtes créé.

Car tout retentissant qu'il soit d'harmonies familières, cet univers est bien à vous : dès qu'elle le souhaite, votre âme s'y promène nue et, quand il lui arrive de sacrifier à son extase les mille tentations qui l'obsèdent, elle rejoint, au seuil même de leurs autels, les Dieux qu'elle sert après se les être asservis. C'est elle seule entre autres, qui parle dans l'émouvante suite de poèmes que vous placez sous l'égide d'Antonio Fogazzaro.

L'œuvre et l'artiste vous avaient à un tel point conquis, son petit monde d'autrefois s'était si tendrement imposé à vos pensées que même après vous être complu, de longs mois durant, à l'insigne caresse des lauriers romains, vous gardez à celui qui sut vous émouvoir par ses simples qualités d'honnête homme, une place choisie que n'oserait lui disputer aucun de vos autres héros.

Si Dante, que vous rencontrez un matin non loin des murs de Fiesole, éveille en vous d'inoubliables accents, Gœthe, dont vous évoquez la sereine figure sur un rivage devenu sien, cède le pas devant l'hôte à jamais muet du Campo

Santo de Vicence et même ces nouveaux Dioscures, Keats et Shelley, échappés de leur île ingrate pour venir s'immoler à la gloire du ciel latin, ne parviendront pas à abolir en vous le souvenir des cloches de Valsolda.

Vertu de l'amitié... Prestige du sentiment... Charme de certains accords mineurs auxquels ne résiste aucune âme un peu tendre, c'est à tout cela, Monsieur, que vous obéissez dans ces vers sans mystère et pourtant si prenants et si beaux.

Mais vous connaissant tel que vous ne cessez de vous révéler à nos yeux éblouis, vous eussiez, je pense, tout aussi bien accueilli le fantôme de quelque autre héros moins crépusculaire dont, au hasard d'une rencontre, votre rêve se fût épris et j'imagine sans peine l'hymne que dédierait, par exemple, ce rêve détaché de ses dernières contraintes, aux esprits géminés d'Adonaïs et d'Ariel que vous avez déjà commémorés, du reste, dans deux parfaits sonnets.

Excédé des formes, mais vous y maintenant par amour de la pure essence qui s'y distille, vous rejoindriez cette fois l'être, non plus dans ses apparences, mais dans sa sublimité.

Pas plus que vos modèles, vous n'appartiendriez à la terre et si, pour nous faire partager votre ravissement, vous condescendiez au vain sortilège des mots, ceux-ci, par leur sonorité renouvelée, leurs imbrications audacieuses, leurs correspondances inattendues et leurs prestigieuses suggestions, épouseraient dans nos mémoires le chant des Anges qui déferlait en averses d'étoiles sur le sommeil de Keats et de Shelley.

Argile, marbre, bronze, or, autant de subterfuges inutiles à cette statue triplement mémorable et même dédaigneriez-vous, au pied du socle qui la consacre à l'éternel, l'offrande trop cruelle de la flamme pour celle de la lumière qui vient de naître et de se répandre en vous.

Ainsi toucheriez-vous à cette pureté dernière que nous tenons tous pour l'unique ambition du poète. Ainsi... Mais je me tais, car ce n'est point toujours trahir notre

---

mission que de nous refuser à une aussi dangereuse invite et n'avez-vous pas eu raison, Monsieur, de fuir l'aventure qu'elle entraîne pour défendre votre persistant bonheur incarné dans trois créatures d'élection dont l'une, musicienne accomplie que je salue avec une admiration sans mélange, allie à son amour pour vous, sa foi dans votre abondant, clair et durable génie ?

---

## Discours de M. Franz Ansel

Messieurs,

Un usage qui date de trois siècles impose à tout nouvel élu que reçoit une Académie, un discours de remerciement où se combinent, délicatement dosées, une fierté qui s'explique de reste, une confusion réelle ou feinte, et avant tout une gratitude qui, elle du moins, ne peut être que sincère. Encore que ma reconnaissance pour les confrères qui m'ont appelé à siéger ici soit profonde et qu'en prenant place parmi eux, je me sente intimement pénétré de l'humilité de mes titres, pour ne pas dire : de leur insuffisance, je me vois contraint de déroger à une tradition vénérable et d'écourter les formules de bon ton par lesquelles les récipiendaires, en remerciant leurs électeurs, expriment l'étonnement qu'ils éprouvent d'un honneur qu'ils n'attendaient pas. Jamais, sans doute, ces sentiments n'eussent été mieux de circonstance, d'autant que le charmant confrère qui m'a souhaité une bienvenue si généreusement indulgente, m'a épargné ces fines pointes d'ironie qui sont de règle en semblable occasion et dont on sait depuis longtemps qu'il excelle à les aiguïser. Mais, comme dans l'enceinte plus sonore dont nous séparent les frondaisons d'un parc, le « temps de parole » est mesuré ici, où l'on était déjà soucieux d'en rester sagement économe.

Je serai donc bref, non sans regret, car, on l'a dit, « le

laconisme nuit parfois à la politesse ». Il convient cependant — ne fût-ce que pour expliquer à d'aucuns un choix qui a pu les surprendre encore plus qu'il n'a fait moi-même — de marquer que, si mes confrères m'ont désigné pour succéder à un ancêtre du Parnasse belge, c'est sans doute qu'ils y furent poussés par deux raisons fondamentales où mon mérite n'a que peu de chose à voir : Van Arenbergh appartenait à ce groupe de la *Jeune Belgique* dont je fus, longtemps après lui, une tardive et modeste recrue, et l'Académie a voulu qu'un milicien des dernières classes rendît hommage au vétéran qui, au temps de sa verte jeunesse, avait fait les premières campagnes; et puis, comme mon prédécesseur s'était spécialement consacré au sonnet, elle a présumé qu'il aurait chance d'être loué avec une certaine pertinence par un cadet qui, lui aussi, aurait pratiqué cette escrime. Mais ceux qui s'y livrent se font rares : ayant donc à pourvoir, cette fois, au remplacement d'un sonnettiste, vous avez dû chercher, Messieurs, un exemplaire de cette espèce qui paraît en voie d'extinction, et, l'ayant enfin découvert dans l'ombre où il restait caché, vous avez été tellement aises de cette rencontre inespérée que vous n'avez pas, comme on dit, regardé à la qualité. Vous réclamiez un sonnettiste : il vous en tombait un du ciel, — et le reste vous importait peu.

Du ciel, c'est bien le cas de le dire : car il me plaît de croire, Messieurs, que je dois un peu mon bonheur au souvenir d'un père qui vécut en étroite familiarité avec les étoiles et les nombres. Les astronomes et les poètes ont les plus sérieuses chances du monde de se rencontrer... dans les nuages. Et voyez comme leurs routes s'y croisent : la Voie lactée nous a conduits, mon père et moi, jusqu'à l'Académie; et si quelque chose peut accroître la joie que j'ai de m'y trouver, c'est de l'y retrouver lui-même, présent par l'esprit auprès de moi...

Je remplace donc dans votre Compagnie un poète de la *Jeune Belgique*, et qui fit surtout des sonnets. Et voilà fixé à l'avance, entre deux points bien définis, l'ordre de l'éloge académique qu'il m'appartient de prononcer.

Au vrai, je ne saurais oublier qu'avant d'être l'auteur des *Médailles*, mon prédécesseur fut le maître des poètes de la *Jeune Belgique*, et je trahirais sa mémoire si, avant de parler de lui, je n'évoquais pas le souvenir de ses élèves qui, à leur tour, devinrent des maîtres dans l'art des vers. Bien qu'il fût leur aîné à tous, Emile Van Arenbergh, ici, restait le dernier survivant de cette équipe de jeunes gens audacieux qui, vers 1880, résolurent de faire en Belgique une révolution littéraire : comme notre confrère Valère Gille, qui reste, lui, l'unique survivant des directeurs de la fameuse revue, il aura vu ses amis, un à un, le devancer, parfois avant l'heure, au seuil de la porte mystérieuse dont l'arche, ouverte sur la grande nuit, encadre un abîme constellé. A quelques rares exceptions près, citer les noms des *Jeune Belgique*, c'est maintenant faire l'appel des morts. Maurice Warlomont, qu'on appelait Son Impertinence Max Waller, et qui, d'un séjour sur le Rhin, avait gardé aux ondes de sa chevelure un reflet de lune romantique, disparaissait à vingt-neuf ans, emportant avec lui le secret d'une espièglerie cavalière, à laquelle s'alliaient tout ensemble une diplomatie avisée et le tempérament d'un chef. Georges Rodenbach, nimbé encore des rayons de sa jeunesse blonde, s'éteignait à quarante-trois ans comme une lampe discrètement voilée, et sa barque laissait à jamais, sur les canaux dormants de Bruges, un sillage de mélancolie. Charles Van Lerberghe, ce frère d'Ariel, ce pur poète pour qui les songes étaient la vraie réalité, nous quittait en 1907 et retrouvait le climat de son âme en rentrant au royaume des Ombres. Emile Verhaeren, chanteur épique et visionnaire halluciné, s'en allait, lui, en plein tumulte, et sa fin tragique s'accordait au pathétique de son œuvre tourmentée. — Ceux-là, mes chers Confrères, la mort les empêcha seule d'être des vôtres, et, comme ce siège fleuri de roses qu'au banquet de protestation offert à Camille Lemonnier, ils avaient réservé à l'Ombre d'Octave Pirmez, mort de la veille, un fauteuil idéal leur reste, parmi vous, pieusement voué.

La légion des jours héroïques — dont une cohorte, avec armes et bagages, avait rallié le drapeau du *Coq Rouge* — se trouvait donc cruellement éclaircie quand l'Académie fut

fondée par Jules Destrée, alors Ministre, qui avait compté lui aussi, avec son frère Olivier-Georges, au nombre des premiers « Jeune-Belgique ». La Gironde de la tradition et la Montagne du modernisme en art se réconcilièrent aisément dans cette assemblée d'Immortels qui consacrait d'un lustre égal le talent des uns et des autres.

Immortels, on connut trop tôt qu'ils ne l'étaient que par fiction : après quelques années à peine d'Académie, Iwan Gilkin fermait ses yeux aigus et clairs de « médecin qui dissèque les âmes », nous laissant à tous le souvenir d'une bonté exquise, déguisée derrière un masque de Satanisme, et d'une intelligence ouverte à tous les souffles spirituels. Cinq ans plus tard, Albert Giraud s'évanouissait à son tour dans une gloire de soleil couchant, — Albert Giraud, ce magicien du verbe, aussi somptueux dans ses vers qu'étincelant dans ses polémiques, et qui fut peut-être, en dépit d'une âme tendre et souverainement noble, le meilleur faiseur de bons mots qu'ait eu, depuis le prince de Ligne, ce pays qui ne se targue pas d'afficher à tous les coins de rue un bureau d'esprit patenté. Puis, les Ombres des Champs-Élysées rappelèrent à elles Fernand Severin, un isolé irréductible, ni parnassien, ni symboliste, poète tout court, mais avec quelle pureté et quelle intensité d'accent dans la chaste nudité d'une forme qui semble hériter de Virgile et de Racine leurs plus secrètes, leurs plus ensorcelantes musiques ! Enfin, depuis longtemps cloîtré en une solitude monacale, Max Elskamp, pieux imagier d'une candeur subtile et savante, enlumineur des naïves « Notre-Dame » qui sourient aux carrefours d'Anvers, s'endormait dans ses rêves d'enfant, bercé par une chanson lointaine qui lui parlait de la mer et des îles...

Tels sont, pour s'en tenir aux poètes, les noms qu'a inscrits la Belgique dans la littérature française. Relisons ce tableau d'honneur : Georges Rodenbach, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Max Elskamp, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Fernand Severin, — et je ne cite que les morts. Je vous le demande : est-il au monde un petit pays qu'ait illustré une pareille pléiade poétique ?

Pour les nouvelles générations, les exploits de la *Jeune*

*Belgique* s'enfoncent dans les brumes du passé, prennent les teintes vagues de la Légende et entrent dans l'histoire littéraire. Pour moi, qui ai pris autrefois une part — bien modeste, j'y insiste — à ces fastes aujourd'hui glorieux, ce n'est pas sans mélancolie que j'évoque ici la mémoire de poètes qui, lorsque j'avais vingt ans, étaient encore appelés des « jeunes » et faisaient figure d'émeutiers.

Voici, hélas ! plus de huit lustres qu'une conférence donnée par Paul Verlaine, et que j'écoutais à côté de mon vieil ami Thomas Braun, me permit à la fois de faire la connaissance d'Iwan Gilkin et d'entrer à la *Jeune Belgique* en sautant gaîment par-dessus les exhortations de prudence de mes bons maîtres de Saint-Louis, que ne laissaient pas d'inquiéter quelque peu les hardiesses formelles et morales que les cercles bien pensants d'alors dénonçaient chez nos Parnassiens. Inquiétude au reste explicable, puisque Verhaeren et Giraud avaient publiquement renié, avec la foi de leur enfance, les doctrines de l'Alma Mater. Je me dois de rendre ce témoignage à mes maîtres de la *Jeune Belgique*, qu'ils laissaient libres toutes les croyances et ne prêchaient à leurs disciples que la seule religion du Beau. Si j'ai commis à leur contact un péché, c'est celui d'orgueil : accueilli par ces grands poètes que j'admirais dès le collège, je ressentais la fierté d'un conscrit que des généraux chevronnés traiteraient à peu près en égal.

La *Jeune Belgique* ! Il faut s'être éveillé aux curiosités littéraires vers le déclin du siècle dernier pour apprécier l'étrange prestige qu'il y avait dans ces deux mots-là. La maison de Paul Lacomblez, l'éditeur des « fauves » de l'époque, exerçait sur notre jeunesse une sorte d'attraction magnétique : les titres des livres et les noms d'auteurs belges qui occupaient toute la vitrine de droite, celle de gauche étant réservée aux œuvres des écrivains français, nous donnaient des éblouissements et résonnaient à nos oreilles à la façon de ces fanfares martiales qui mettent de l'héroïsme au cœur. La *Jeune Belgique*, ce n'était pas seulement, pour les poètes en herbe d'alors, l'enseigne d'une revue et d'un groupe : c'était le signe de ralliement de

quiconque aspirait, chez nous, à un renouveau littéraire; c'était le clairon éclatant qui sonne l'attaque aux jeunes recrues impatientes de marcher au feu; c'était le glorieux étendard qui, après tant de rudes batailles, promenait encore infatigablement, à travers de nouvelles mêlées, les noms des victoires d'autrefois qu'il portait brodés dans ses plis.

Voilà, sans doute, bien des images guerrières : les « Jeune-Belgique » n'en employaient guère d'autres pour parler de leurs propres luttes, et j'accorde que les hommes de lettres, qui écrivent eux-mêmes leur légende, abusent parfois des métaphores empruntées à la vie des camps. Il arrive qu'Apollon, par jeu, dérobe à Mars sa panoplie. Or, appliqués à la littérature — qui est, du moins à l'ordinaire, le fait de gens d'humeur paisible —, ces termes de *bataille*, de *victoire* et d'*héroïsme* prêtent un peu à sourire, maintenant surtout qu'une dure réalité leur a rendu leur véritable sens, auguste et terrible à la fois. Cependant, comme toute entreprise qui implique une révolution, la campagne de la *Jeune Belgique* fut en vérité un combat, et qui souvent a exigé un fier courage de ceux qui le livraient : combat contre l'indifférence et les préjugés d'un public qui, content de vivre de bonne soupe, se souciait peu de beau langage; combat contre les préventions que gardaient alors, à l'égard de tout ce qui ne portait pas perruque, les maîtres de notre enseignement, esclaves de routines arriérées; et combat contre les dédains des pouvoirs publics de ce temps-là, non encore conquis à l'idée qu'une jeune nation ne prend pleinement conscience d'elle-même que par l'œuvre de ses écrivains, et que les beaux livres, eux aussi, sont un article d'exportation qui contribue au prestige d'un pays.

Telle était la situation, vers l'an 1880, Les choses, depuis lors, ont changé : le public et les professeurs n'ignorent plus les écrivains belges, et le Gouvernement lui-même montre à nos Lettres une bienveillance qui, si elle connaît des limites que je suis à même de mesurer, s'est manifestée néanmoins par des preuves assez éclatantes, au nombre desquelles il est permis de mentionner au premier rang la création de cette Académie.

Ce changement, non pas radical, mais tout de même sensible et sérieux, c'est aux campagnes persévérantes de la *Jeune Belgique* qu'on le doit, comme au talent des prosateurs et des poètes qu'elle rassemblait dans une communion enthousiaste, une ferveur désintéressée, un amour de l'Art pour lui-même, qui eurent quelque chose d'héroïque. Ce grand mot, le voilà encore : ce n'est pas le prostituer que l'appliquer à l'audace de ces « jeunes » qui engageaient ainsi la lutte contre tant de puissances hostiles et restaient si bravement fidèles à leur noble devise : « *Ne crains* ». La victoire — une victoire glorieuse — a récompensé leur courage, et cette escouade d'étudiants qui, dans ses premières escarmouches, était conduite par un éphèbe beau comme un jeune dieu de l'Hellade, a réalisé ce miracle d'éveiller de sa léthargie un peuple endormi dans ses aises. D'abord moqués, vilipendés, regardés en ennemis publics, puis écoutés — avec méfiance, sans doute, mais enfin écoutés, ce qui était bien quelque chose ! — ils ont fini par recruter autour de leur vaillante phalange une audience toujours plus nombreuse. Si nos écrivains, aujourd'hui, possèdent des lecteurs attentifs, s'ils ne sont plus un objet de risée pour les maîtres de l'enseignement et pour les hommes qui détiennent le pouvoir, si l'essor des Lettres nationales suscite parmi le public belge un intérêt dont, à elle seule, témoigne la brillante assistance qu'on voit s'empresser fidèlement aux séances de cette Compagnie, je le répète : c'est aux « *Jeune Belgique* » que l'on doit cette évolution, et il y aurait ingratitude à ne pas le proclamer hautement.

On leur a reproché, depuis, d'avoir été parfois injustes à l'égard de leurs devanciers, — et il est vrai qu'un Van Bommel, un Potvin même, méritaient mieux que leur oubli ou leurs sarcasmes ; mais la jeunesse excuse de pires erreurs. On leur a fait grief aussi d'avoir employé d'aventure certains procédés barnumesques, — et, certes, il y eut bien quelque outrance dans leurs fantaisies juvéniles ; mais, derrière leurs parades foraines, on trouvait toujours un spectacle propre à ravir les délicats. C'est pour rendre leur monde attentif au chant des violons et des flûtes qu'ils battaient ainsi la grosse caisse ; et la manière en était bonne, puisque,

par une heureuse fortune qui ne s'est pas renouvelée chez nous, cette revue de jeunes gens frondeurs connut la vogue au point qu'on vit, aux étalages, des « cigares Jeune-Belgique », une marque de « liqueur Jeune-Belgique » et même des « cravates Jeune-Belgique ». C'étaient là des consécrationes qui, pour n'être pas officielles, avaient bien leur sens et leur prix.

Pour bien comprendre cette *Jeune Belgique*, que l'on nommait familièrement « la Jeune » et qui fut vraiment toute jeunesse par sa crânerie, son entrain, sa gaîté, ses défis aux idées courantes, son enthousiasme et ses irrévérences, il importe de ne pas oublier qu'elle gardait, de ses origines estudiantines et louvanistes, le goût de la fronde, des bagarres, des bravades et des farces bouffonnes qui scandalisent les « philistins ». Comment la *Jeune Belgique* naquit d'un journal d'étudiants, la *Semaine*, notre confrère Georges Doutrepoint l'a conté de façon charmante, et l'histoire n'est plus à refaire. Qu'il me suffise donc de rappeler qu'en 1878, la *Société littéraire* de Louvain groupait par hasard trois jeunes gens dont la rencontre devait plus tard exercer une grande influence sur les destinées de nos Lettres : c'étaient Emile Van Arenbergh, Iwan Gilkin et Verhaeren. Tous les trois versifiaient déjà; mais, tandis que les deux derniers s'y montraient encore inexperts, mon prédécesseur, leur aîné, possédait dès lors, et à fond, tous les secrets de l'art poétique : « C'était un maître. Il fut le nôtre », notait Gilkin, quelque trente ans après cette rencontre mémorable. En ces temps-là, Van Arenbergh portait sur de puissantes épaules une tête dont le volume énorme était encore exagéré « par une véhémence chevelure noire ». Il avait une voix lente et grave, des gestes volontiers solennels et un accent dont la saveur décelait l'ascendance louvaniste. Ses amis le considéraient, unanimement, comme le meilleur d'entre eux. Idéaliste jusqu'à la moelle et chevaleresquement chrétien, sa jeunesse connut, par moments, des accès de don Quichottisme : c'est ainsi que, préoccupé de la rédemption des pécheresses, il méditait, sans crainte du ridicule, d'amener sur la route de Damas les malheureuses qui s'engageaient sur le chemin de Buenos-Ayres...

Son apostolat poétique fut de beaucoup plus efficace : en retouchant les vers encore boiteux de Verhaeren, d'Iwan Gilkin et, un peu plus tard, de Giraud, il leur enseigna ce métier que l'on n'apprend point dans les livres et leur mit aux mains un outil dont on sait qu'ils firent bon usage. Ce magistère, qu'il exerçait sans la moindre ombre de pédantisme, trace à peu près les limites de la place remplie par mon prédécesseur dans l'histoire de la *Jeune Belgique* : en effet, voué par ailleurs aux austères études juridiques (il collaborait aux *Pandectes*), puis bientôt requis par cette charge de juge de paix qu'il occupa jusqu'à la fin de sa carrière et qui, malgré la bonhomie légendaire qu'il y apportait, lui imposait l'obligation d'une stricte respectabilité, il fut surtout un homme de cabinet et vécut, par devoir d'état, à l'écart des luttes tapageuses que livraient ses bouillants cadets. Il devait même renoncer jusqu'au bout à cette direction de la revue que ses amis assumaient tour à tour. Le rôle actif qu'il a joué dans la geste de la *Jeune Belgique* reste borné à la courte période de ses origines louvanistes : ce fut celui d'un « maître-d'œuvre » qui forme des apprentis en art. Rôle effacé, parfois ingrat, et qui suppose chez celui qui l'accepte une abnégation peu commune : Van Arenbergh y mit un zèle d'apôtre et s'estima trop payé de ses peines lorsqu'il put voir ses jeunes élèves fouler l'âpre route du Parnasse d'un pas si ferme que leur empreinte s'y annonçait dès lors indélébile. Certains d'entre eux iraient plus loin et monteraient plus haut que lui-même : il le savait, mais son grand cœur n'en concevait nulle amertume. Leur lente ascension vers les cimes, c'était un peu son œuvre à lui, et il y a toujours, chez le maître penché sur l'éclosion d'une âme, un je ne sais quoi de paternel qui touche aux fibres les plus intimes de l'être. Les élèves de Van Arenbergh s'appelaient Giraud, Gilkin et Verhaeren ; et sans lui, nul ne pourrait dire s'ils eussent été exactement ce que nous savons tous qu'ils furent. Apparemment, ce titre de gloire suffisait au poète modeste que j'ai l'honneur de remplacer ici : car, content de voir ses disciples publier recueil sur recueil, il attendit plus de

quarante ans pour faire paraître l'unique volume de vers que l'on ait de lui, ces *Médailles* qu'il avait patiemment modelées dans les loisirs que lui laissaient ses audiences de justice de paix et ses graves travaux des *Pandectes*.

Sans doute est-ce la pratique constante du sonnet qui avait valu au jeune Emile Van Arenbergh une maîtrise étrangement précoce : car la rigueur, la précision, l'étroitesse même de cette forme prosodique en font la meilleure discipline. Et il faut bien qu'il y ait dans le sonnet je ne sais quelle vertu mystérieuse et quelle architecture logique, puisque, depuis 600 ans qu'il existe, il obéit à des lois invariables dans tous les temps et dans tous les pays. Les autres poèmes à forme fixe — comme la villanelle, le rondeau, le triolet, la ballade même — ne battent plus que d'une aile blessée. Le sonnet, lui, semble immortel : on lit encore avec délices ceux que nous ont laissés Pétrarque, Ronsard, du Bellay, Keats, Baudelaire, — Shakespeare lui-même qui, à l'orée de sa forêt peuplée de monstres, a cultivé ce petit jardin.

A l'époque de la *Jeune Belgique*, le sonnet garde toute sa faveur : il n'est poète de cette pléiade qui ne sonnetise à cœur perdu, et si Van Arenbergh, Giraud et Gilkin s'y posent en émules de Heredia, le prince du genre, Max Waller et Georges Rodenbach, Verhaeren et Charles Van Lerberghe sacrifient aussi à ce culte. Et vous-même, mon cher Georges Marlow (peut-être l'avez-vous oublié), c'est un sonnet qui signala votre entrée à la *Jeune Belgique*, — un sonnet où, rompant du reste avec les règles traditionnelles, vous laissiez déjà entrevoir cette fluidité déliée qui fait de vous le proche parent des vaporeux poètes anglais, auxquels vous rattache par ailleurs un nom qui reporte nos souvenirs à l'époque élisabéthaine.

Avant de vouer au sonnet des soins jalousement exclusifs, Van Arenbergh avait écrit de longs poèmes comme *Les Cyclopes*, *In excelsis*, *A l'Océan*, qu'il n'a pas retenus par la suite, mais qu'il sied tout de même de rappeler. Dans leur lyrisme un peu tendu et leur majesté solennelle, ils sont, sinon d'un grand poète, du moins d'un poète qui aspire

— et touche souvent — à la grandeur. De la terre, les cimes seules l'attirent, et, s'élevant encore au-dessus d'elles, il gagne, par delà les nuages, les espaces intersidéraux dont Dieu remplit le vide immense. Là-haut, il plane superbement

*Dans l'effrayante paix de l'infini sacré...*

L'infini, c'est son élément : la mer, le ciel, les profondeurs de l'âme, et ces abîmes de la pensée qui donnent un vertige pascalien, voilà son milieu naturel et l'atmosphère où il respire à l'aise dans son ardente soif d'absolu. Sa poésie, dans ses grandes pièces, est plus astrale que planétaire : elle converse avec les soleils et elle leur apprend à épeler le grand nom de l'Être incréé.

Les limites restreintes du sonnet devaient resserrer ce lyrisme, et le poète s'y trouve parfois un peu gêné dans ses mouvements : sa large envergure, dans cette cage, ne peut se déployer qu'à demi, et l'on sent plutôt qu'on ne voit de quels coups d'aile il est capable. Prisonnier de la geôle étroite où il s'est enfermé lui-même, il cherche à s'y donner plus d'aise en brisant la règle qui exige que les deux quatrains d'un sonnet soient construits sur deux rimes seulement. Et sans doute, il élude ainsi la plus grande contrainte de cette forme, en lui enlevant précisément ce qu'elle a de plus spécifique : deux biges, si bien attelés qu'ils soient, ne peuvent jamais faire un quadrigé. Un Parnassien de la stricte observance formulerait ici un reproche : je préfère montrer par l'exemple que les sonnets irréguliers de Van Arenbergh demeurent beaux.

Telle, cette *Mater dolorosa* :

La Mère, au Golgotha, gisante, étroit la croix,  
 Baisant de son Enfant les pieds froids qu'elle adore.  
 Les fouets qui le cinglaient la flagellent encore ;  
 Du gibet qu'il traînait elle a senti le poids.

Elle a, près du Martyr, vécu son agonie,  
Saigné du coup de lance et des clous, bu le fiel;  
Et quand, d'un dernier souffle, il cria vers le ciel,  
Les deux cœurs ont mêlé leur détresse infinie.

O Dieu, tandis qu'alors ta foudre t'échappait,  
Que la Mort, dans ton Christ, toi-même te frappait,  
Et remportait sur toi sa victoire éphémère,

Peux-tu dire ce qui, dans le plateau sauveur,  
Versant double rançon, contient plus de douleur :  
Est-ce le sang du Fils ou les pleurs de la Mère ?

Un tel morceau me semble égal aux plus beaux des sonnets chrétiens que l'on doit au XVII<sup>e</sup> siècle, et Philinte, cette fois, eût pu dire que la chute en est admirable.

Par l'idée comme par la facture, cette pièce procède du classicisme. Voici un autre sonnet : *Dante*, qui est, lui, nettement romantique :

Le Vésuve en la mer, comme en un bleu miroir,  
Mire son casque d'or aigretté de fumées,  
Et le jet retombant des laves enflammées  
Mêle une plume rouge à son panache noir.

Le poète est semblable au volcan solitaire :  
La foule en bas s'égaie aux bords des flots chanteurs,  
Dans la blonde lumière et les molles senteurs,  
Et demande à quoi bon ce stérile cratère.

Tel, Dante, plein des cris de ses damnés hurlants,  
Portant comme ce mont un enfer dans ses flancs,  
Sur son siècle surgit, fumant de feux et d'âmes;

Et tout à coup, s'ouvrant dans l'ombre qui s'enfuit,  
En une éruption de cendres et de flammes,  
Il allume, splendide, un soleil dans la nuit.

Nous touchons ici l'essence même de l'art d'Emile Van Arenbergh, que caractérise avant tout le don des images

magnifiques, grandioses, souvent inattendues, presque toujours frappantes et expressives. A la fois brusques, brillantes et brèves, aussi vite éteintes qu'allumées, elles ressemblent à ces météores qui décrivent une course flamboyante et s'évanouissent dans la nuit, ou à ces chaudes fleurs des Tropiques qui éclosent dans une explosion pour mourir après un instant. De ces images qui ne sont qu'à lui, voici quelques échantillons choisis à peu près au hasard :

Si l'océan se plaint éternellement, c'est que

*Dieu l'a cloué vivant dans un cercueil de gouffres...*

Roméo et Juliette regardent

*L'aube écartant la nuit comme un rideau d'alcôve...*

Quand la neige tombe à gros flocons,

*Une nappe d'argent s'allonge au loin sans plis,  
Et le jour disparaît dans des ténèbres blanches...*

Dans la même pièce, deux images contrastées suggèrent la gloire d'un crépuscule d'été :

*Comme un pourpre pavot entre des épis d'or,  
La lune ardente éclôt dans la moisson d'étoiles...*

*Le couchant saigne encor : dans sa plaie écarlate,  
Le fleuve, en s'enfonçant, plonge un glaive vermeil...*

Ces citations suffisent à laisser voir qu'en vrai fils de cette terre flamande où les prestiges de la couleur l'emportent sur les charmes de la ligne, Van Arenbergh est peintre d'instinct : tout, chez lui — sentiments, idées, évocations de scènes bibliques, mythologiques ou historiques —, tout devient forcément tableau ; et il est significatif que le plus beau de ses *Sonnets de guerre*, celui même qui ferme son recueil comme d'un sceau de pourpre et de sang, s'inspire d'un chef-d'œuvre de Rubens.

---

Le titre de son livre : *Les Médailles*, ne convient qu'à demi à cet art où se trahit un pinceau opulent bien plutôt qu'un burin précis. Il reste que cette suite de sonnets enferme, en des cadres étroits, de chaudes et luxuriantes peintures de la Nature, des Evangiles, de la Légende et de l'Histoire. Les deux fiers morceaux que j'ai lus, et qui sont des œuvres de jeunesse, furent célèbres dès leur origine : de cette réputation hâtive, Van Arenbergh a payé la rançon lorsqu'il publia son volume, dont certains eurent tort de n'attendre que des pièces d'une frappe aussi ferme que celle de ces deux coins sans paille. Le glorieux miracle des *Trophées* est de ceux qu'on ne voit pas deux fois : aussi bien l'auteur des *Médailles* peut-il, « par les ombres myrteux » où il a rejoint ses amis, trouver une sûre consolation dans la pensée qu'un seul sonnet parfait sauve de l'oubli le nom de son poète, que le poids des œuvres qu'on emporte aux rives de l'immortalité demeure chose en soi secondaire, et que nos cœurs garderont fidèlement le souvenir du maître généreux qui, en formant les premiers « Jeune-Belgique », a su allumer avec eux, « splendide, un soleil dans la nuit », — un soleil dont le rayonnement éclaire leurs images fraternelles, sculptées maintenant dans le marbre ou le bronze pour l'honneur de la *Jeune Belgique*... et de la Belgique tout entière.

---

# Réception de M. Eugenio de Castro

---

## Discours de M. Albert Mockel

Monsieur,

Mon souhait de bienvenue doit commencer, hélas, par un aveu. J'aurai voulu me dérober au périlleux honneur de saluer ici, par un discours, le nouveau membre étranger que nous avons élu. De la langue portugaise, je n'ai que des notions trop sommaires, et si j'ai lu vos œuvres principales, c'est, pour certaines d'entre elles, dans une traduction française ou italienne et, pour les autres, à l'aide d'un glossaire souvent feuilleté, car votre vocabulaire est d'une extrême richesse.

Mes scrupules ont dû céder devant la décision de l'Académie. Ils m'engageront du moins à ne m'aventurer qu'avec prudence dans les jardins abondamment fleuris de votre poésie. Veuillez m'en excuser en vous rappelant qu'un modeste soldat de la littérature se présente ici en service commandé.

Mais quelle joie franche et naturelle, quelle joie fière, Monsieur, d'accueillir dans cette compagnie de lettrés le noble poète que vous êtes, — et quel étonnement aussi d'achever dans une circonstance qu'il faut bien dire solennelle, les premiers échanges de nos libres jeunesses !

Ils datent de quarante ans si j'en crois les calendriers. Quoi donc, tant d'années ont passé, et vos vers d'autrefois ont gardé leurs grâces juvéniles ! Les calendriers n'ont point

menti pourtant. C'est en 1895 que je reçus de vous un premier gage de sympathie sous la forme d'une plaquette qui m'est restée précieuse. Elle contenait *Tiresias*, églogue en langue portugaise; elle venait de Coimbra et portait un nom destiné à la célébrité : Eugénio de Castro. De vous, je ne connaissais rien, hors le talent lumineux attesté par ce poème. Mais j'ai pu m'instruire depuis lors, et je sais à présent assez bien qui vous êtes.

D'abord, vous vîntes à Paris; on vous y rencontrait au *Mercure de France*. Vous aviez le triste courage de pénétrer dans ce lieu décrié où se rassemblaient les énergumènes qui, (s'il faut en croire les journaux de l'époque), avaient blessé à mort la langue et la poésie françaises. Vous-même, Monsieur, — souffrez qu'on vous le dise en face, — vous étiez tout pareil à ces tortionnaires. Comme eux vous étiez symboliste! Comme eux vous aviez maltraité une langue, assassiné une poésie. Mais vous l'aviez fait en portugais, et force m'est de reconnaître qu'il en résulta pour vous un renom qui, sans cesse élargi, grandissant encore à chacun de vos livres, s'appelle aujourd'hui, décidément, la Gloire.

Vous êtes depuis longtemps célèbre au Portugal, en Espagne, dans toute l'Amérique du Sud. Vos œuvres les plus importantes sont traduites en italien, d'autres le sont en français, en allemand, en espagnol. Les Universités de Strasbourg et de Lyon vous ont conféré le titre de docteur *honoris causa*, l'Académie de Lisbonne vous a appelé à elle, et l'on prête à Gabriele d'Annunzio cette parole olympienne : « Il y a deux poètes au monde : Eugenio de Castro et moi ».

Un tel jugement, énoncé par le grand Porte-Lyre de Gardone, pourrait, à bon droit, vous enorgueillir. Pour y applaudir plus franchement, j'aimerais à en atténuer le caractère exclusif. Je vous place trop haut pour ne point penser vous déplaire en négligeant, auprès du vôtre et pour la seule France, les noms d'un Francis Vielé-Griffin, d'un Henri de Régnier, d'un Paul Valéry, d'un Paul Claudel. A la louange universelle qui vous environne, que pourrais-je encore ajouter? Je vous dirai donc très simplement notre allégresse confraternelle de vous recevoir parmi nous.

Notre choix spontané était par lui-même un éloquent hommage. Si vous en éprouvez peut-être quelque fierté, sachez aussi que nous apprécions dignement l'honneur de votre présence dans cette Académie.

Vos débuts dans la vie remontent à l'année 1869, qui vous vit naître à Coimbra, vieille ville universitaire, noble cité de l'esprit (1). Et voici, tout de suite, un trait qui me charme : dès l'enfance vous aviez le respect du livre. Vous-même l'avez écrit : jamais vous n'eûtes la malveillance d'en détruire ou même d'en déchirer un seul. Ils étaient, pour vous, chose sacrée.

Mais vous aviez de qui tenir à cet égard, ayant grandi dans l'atmosphère subtile des bibliothèques. Votre père et votre grand-père furent de savants professeurs. Le nom de votre mère — vous l'avez repris pour en faire votre signature d'artiste — évoque une ascendance diversement illustrée par la noblesse érudite ou guerrière des Vasconcelos et par les talents de nombreux lettrés. Votre aïeul maternel fut lui-même prosateur et poète.

Tout enfant, vous aimez la musique, le dessin, et votre première passion est celle du théâtre. Mais les biographes sont parfois redoutables. L'un d'eux (en vérité, je crois que c'est vous-même !) nous assure qu'à cette passion-là en succéda une autre qui lui ressemblait un peu : une ferveur véhémement et prolongée pour l'élégance vestimentaire, voire pour quelque raffinement dans la parure. La coupe d'un pantalon acquit une importance capitale. Vous fûtes un dandy.

Bien avant cela, heureusement, votre lyrisme avait trouvé une voie plus naturelle. Agé de moins de quinze ans, vous faites imprimer un premier recueil de vers ; la même année un autre encore, et un troisième l'an d'après. Ni ceux-là,

---

(1) Ces précisions biographiques sont empruntées à l'étude de M. Antonio Padula, *Eugenio de Castro, il maggiore poeta vivente del Portogallo* (Napoli, 1933), et à la biographie qui précède les traductions françaises d'Eugenio de Castro par M. Raymond Bernard (Editions Coueslant, Cahors, 1934).

ni les deux ou trois qui suivirent bientôt, ne figureront dans vos œuvres complètes. Ils sont du moins le témoignage d'une précocité dont on a peu d'exemples.

Vos études terminées à Lisbonne par le doctorat ès lettres, vous êtes attaché à la Légation de Portugal à Vienne; mais vous la quittez bientôt pour vous donner entièrement à la vie littéraire. Un jour (vous aviez alors vingt-et-un ans) parut en librairie un livre de vers dont la préface, délibérée autant que sage, et aussi judicieuse que péremptoire, osait fixer le programme d'une rénovation moderniste de la poésie portugaise. Ce fut, Monsieur, un beau coup de tonnerre, et propre à faire sursauter une littérature endormie.

Sans vous lasser, vous publiez deux, trois, quatre recueils. Ils surprennent par leur nouveauté vivante, par leur étrangeté parfois. On les discute, on vous attaque rudement, on cherche à vous ridiculiser... Mais à l'âge de vingt-cinq ans vous étiez chef d'école, et l'on voyait de plus en plus, comme une clarté grandissante, se révéler en vous les dons magnifiques du Poète.

Avec votre ami M. da Silva Gaio, vous fondez une belle revue d'art, et vous y invitez les symbolistes français, désormais vos frères d'armes. Paris vous accueille. Forteresse inviolée du Parnasse, *la Jeune Belgique* tient à honneur de vous ouvrir ses portes. Vos œuvres sont lues en Espagne, au Brésil, dans toute l'Amérique latine où le Symbolisme se répand par vos livres. Selon un rythme égal, les œuvres succèdent aux œuvres, — moins hardies en apparence, à présent, mais chargées de plus de vérité et riches de plus vivants symboles.

Une chaire d'université vous est alors confiée, et, avec la maturité, commence pour vous un nouvel apostolat.

Vous deviez beaucoup aux Lettres de France, car elles furent vos initiatrices; et vous vouliez leur rendre autant qu'elles vous avaient donné.

Professeur à la vénérable Université de Coimbra, aujourd'hui vieille de quatre cents années, mais dont le présent tenait les promesses du passé, vous y renouvez l'enseignement des lettres françaises, vous y rendez vivante l'histoire

littéraire; et dans la voix de l'érudit, la jeunesse écoute avec ravissement chanter la voix d'un poète.

Ici, permettez-moi de quitter un instant le Portugal pour revenir à Bruxelles. Notre littérature est une fille spirituelle de la France; nous ne l'oublions pas. Mais l'Académie ne croit pas desservir le génie de celle-ci en choisissant la plupart de ses membres étrangers parmi les écrivains qui, par delà les frontières politiques, font rayonner la force lumineuse de ce langage qui est notre commun trésor. Vous êtes de ceux-là par votre enseignement; vous êtes de ceux-là comme conférencier par la puissance persuasive et aussi par l'exemple, vous à qui le français est depuis longtemps familier comme votre langue maternelle. Et comment pourrais-je ne pas rappeler ici la fondation, à l'Université de Coimbra, d'un *Institut d'Etudes françaises* qui offre aux travailleurs les soixante-dix revues et les milliers de volumes de sa bibliothèque? Vous le voyez, Monsieur, il fallait que vous fussiez des nôtres; et la section scientifique de l'Académie aurait pu disputer à la section littéraire l'honneur de vous compter parmi ses membres étrangers, si votre œuvre de poète ne s'était, avant tout, imposée.

Négligeons les essais rimés de votre toute première jeunesse. Vous-même nous y avez conviés en détruisant avec courage le dernier d'entre eux : un livre de vers déjà prêt à paraître. Au moment de le livrer à l'éditeur, vous l'aviez relu avec des yeux sévères, et cette lecture vous avait désespéré. — Heure cruelle pour un artiste; mais quelle force vous y avez puisée! Nous sommes à un point crucial de votre formation.

« Un jour », — je cite vos propres paroles ( ) — « un jour, faisant mon examen de conscience littéraire..., je reconnus, avec un lugubre découragement, avoir perdu mes pas dans un chemin où je m'étais engagé par erreur... Je

---

(<sup>1</sup>) D'après l'autobiographie publiée par la *Nacion* de Buenos-Ayres. M. Antonio Padula en reproduit en italien quelques fragments dans son étude sur Eugenio de Castro.

compris qu'il était temps de chercher un sentier nouveau, aéré et lumineux; qu'il était nécessaire d'ouvrir les fenêtres du Parnasse portugais jusqu'alors hermétiquement closes, et d'en balayer les toiles d'araignées qui offusquaient la limpidité des vitres. Providentiellement j'eus sous les yeux quelques livres des symbolistes français, — de Verlaine et de Moréas, de Mallarmé et de Vielé-Griffin, de Henri de Régnier et de Gustave Kahn. Ces livres m'enseignèrent miraculeusement à orienter les vagues et flottantes aspirations de mon esprit, et me montrèrent comment la poésie portugaise retrouverait aisément la vigueur et la grâce des grandes époques, si l'on y suscitait un mouvement identique au mouvement français, en variant les rythmes et les motifs d'inspiration, en renouvelant la friperie usée des images, en remplaçant l'expression directe par le symbole, et l'expression linéaire des parnassiens par la suggestion musicalement indéterminée des symbolistes.

» Je mis des cordes neuves à ma lyre rouillée et l'accordai, sur les rives de la Seine, au diapason français, — mais de telle manière que ses accords, bien que nouveaux, demeurassent purement portugais par leur émotion et leur harmonie. »

Voilà, Monsieur, un récit fort émouvant en sa franchise. Le débat de conscience qu'il nous expose et la découverte qui le suivit, nous en avons vu un exemple à peu près pareil dans l'âme du jeune Stefan George. Arrivé d'Allemagne à Paris et initié par Albert Saint-Paul à la poésie moderne, il connut Stéphane Mallarmé, se lia intellectuellement avec deux ou trois d'entre nous, et, retourné au delà du Rhin après avoir brûlé tous ses premiers vers, il devint le plus grand poète de son temps et de sa patrie. Un critique écossais, Enid L. Duthie, a publié sur ce sujet un remarquable livre (1). Du Symbolisme français, Stefan George emportait tout ce qu'il jugeait expédient d'acclimater en Germanie, sans négliger pourtant les différences irréductibles créées par les conditions du langage et par le milieu mental. Ainsi

---

(1) Enid Lowry Duthie, *L'influence du Symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne*, Paris, Champion, 1933.

en est-il de vous, qui vouliez avec raison garder à votre poésie les caractéristiques portugaises. Il ne m'appartient pas de rechercher et d'analyser celles-ci.

Dans *Oaristos*, le livre qui fut votre manifeste de poète novateur, l'influence française est très profondément marquée. J'y vois surtout celle de Baudelaire et des modernistes « décadents » auxquels se rattache parfois Joris-Karl Huysmans. La femme dont la fuyante image apparaît dans ces quinze poèmes est une petite cousine portugaise qu'aurait eue le des Esseintes d'*A Rebours*. Insaisissable, ignorant ce qu'elle veut, aristocratique mais étrangement parée, sa froideur se plaît à décevoir les sens tandis que ses dents énervées mordent le velours des tentures... La recherche du précieux, du rare, de l'improbable, va jusqu'à l'extrême dans ce livre. Mais que de richesses ! Que de trouvailles et, si j'osais le dire, que de trépidantes promesses !

Goûtons quelque repos après cette effervescence. Arrêtons-nous pour écouter, dans vos *Horas*, la paisible et délicieuse musique de *Dona Briolanja*. Est-ce une surprise que vous avez voulu nous faire ? La fraîcheur d'un haut-bois tendre et pur au sortir de la cité en fièvre ? Vous êtes, dans ce délicat chef-d'œuvre, le plus mélodieux émule de Stuart Merrill. — Mais déjà vous avez changé d'instrument. Le *Faust* de Gœthe vous hante ; vous avez lu Schopenhauer ; il vous faut éprouver vos forces dans une épopée dramatique et philosophique... De cette fière ambition est né *Sagramor*.

C'est le poème de la désespérance dans la satiété. De l'un à l'autre des sept chants qui le composent, toutes les joies de la terre s'offrent tour à tour, comme une tentation de Saint Antoine dont le héros serait, non plus un pieux cénobite, mais un homme d'abord ivre de vie, et qui entend satisfaire ses désirs. L'amour tendrement ingénu et l'amour sensuel ; la soif de connaître symbolisée par la passion des voyages ; la richesse, la science, la Gloire sont pour lui des proies aussitôt saisies et bientôt rejetées avec dégoût. A chaque fois il s'enfuit, tenté par un nouvel espoir ; à chaque fois il découvre qu'il avait trop espéré. Rien n'est plus, que la lassitude et l'âcre nausée de l'ennui. Des voix

s'élèvent : « Veux-tu la puissance royale ? — Non ! — Veux-tu la Mort ? — Elle me fait horreur ! — Veux-tu mille ans de vie ? — Tout plutôt que cela ! — Que veux-tu donc ? — Je ne sais pas..., je ne sais pas... »

Elle s'achève donc par une conclusion nihiliste, cette œuvre inégale et surprenante d'un auteur âgé d'à peine vingt-cinq ans. Œuvre très personnelle, et qui ne doit rien à Gœthe hormis le premier choc de sa conception. Tantôt romantique, tantôt symboliste, à ses instants de naïveté comme à ses instants de puissance ou de grâce, il y faut vraiment admirer l'ampleur de votre vision et les splendides sursauts de votre jeunesse.

Or, bien loin de ce tumulte angoissant de pensées, d'images et de symboles, voici un poème d'art pur, *Salomé*. Une sensualité brûlante circule sous les vers ouvragés où scintillent des pierreries. Mais votre Salomé n'est pas la fille hystériquement cruelle que peignit Oscar Wilde. Petite princesse dont la beauté apprivoise les lions captifs, c'est une enfant encore inconsciente, une simple enfant qui ne sait pas...

Essayons de traduire littéralement quelques vers.

Un voile radieux, plus léger qu'un parfum  
l'entoure, laissant voir sa brune nudité.  
De ses doigts précieux il naît de la lumière,  
et en chacune des mains, elle porte un pâle lilium.

Et l'infante, alors, au son des buccins,  
s'avance comme une somnambule, perdue  
en des jardins mystiques, enchantés...  
On dirait qu'elle danse, presque évanouie  
Au parfum des fleurs, qui rôde...  
On dirait qu'elle danse et qu'elle est dans un rêve.  
On dirait que toute chose est sur elle un baiser.  
Le pied devant le pied, craintive, l'on dirait  
qu'elle va passant entre deux abîmes,  
et qu'une main occulte, froide et têtue,  
va la faire glisser si elle tente un pas.  
Dans l'air naissent des bouches pleines de baisers...

Elle fuit, affolée, anxieuse, incertaine,  
pâmée, haletante, et qui supplie...

Se taisent les buccins, et Salomé s'éveille.

Avec l'é�incelante apparition de la petite *Salomé*, fleur joaillée de l'Orient, vos commentateurs considèrent comme close, pour vous, ce qu'ils appellent « la période du Symbolisme ». Peut-être ont-ils raison s'il s'agit des caractères de cette école particuliers au Portugal. Je ne sais. Le mouvement symboliste fut d'abord un courant assez torrentueux. S'il renversa quelques barrages branlants, s'il emporta quelques passerelles vermoulues, il lui arriva aussi d'inonder ses bords et d'y abandonner dans le limon une cassette de bijoux. Tandis que s'étendait son cours, les riverains y venaient puiser, selon leur race et leurs besoins, l'eau destinée à une grenadine italienne, à une citronnade allemande, — l'eau d'un thé à la russe ou d'un savoureux café portugais.

Il semble que, dans vos premières œuvres, vous ayez emprunté surtout au Symbolisme son élan libérateur et le renouvellement de la forme qui, chez vous, se pare d'un luxe de bijoux. Dans vos œuvres plus reposées, plus sobres d'ornements, certains reconnaissent mal le révolutionnaire d'antan et le déclaraient converti. Eh ! sans doute, Monsieur, vous ne montiez plus sur la barricade littéraire, puisque la révolution était accomplie ! Votre poésie, après la victoire, se faisait organisatrice, et jamais elle ne fut plus belle que dans la paix de sa jeune maturité.

Déjà dans *Sagramor*, un épisode — celui d'Alcée et de Sapho, — était d'une pureté hellénique ; et elle date du même temps, l'harmonieuse églogue où vous renouvez en vrai poète le vieux mythe de *Tirésias* pour en dégager un vivifiant symbole.

Tirésias fut aveuglé par Minerve qu'il avait surprise au bain ; mais vous nous le montrez inondé de joie par la cécité même. Pour lui, elle est pareille à un gage d'amour : la déesse a voulu qu'il ne vît plus rien de la terre pour qu'il gardât en lui sa seule image, — elle seule à jamais en sa lumineuse nudité... Tirésias est un Sagramor désabusé de tout, qui

trouverait enfin dans la Beauté l'unique raison de vivre.

La rivale malheureuse d'Inès de Castro, l'infante *Constança*, vous a inspiré un noble poème en sept chants, l'une de vos œuvres capitales. A qui pourrions-nous comparer l'héroïne de ce livre à la grâce émouvante, sinon aux Saintes et aux Reines que Vielé-Griffin environne d'un lyrisme pareillement discret ? N'y a-t-il pas du symbolisme encore dans votre grand poème dramatique, *l'Anneau de Polycrate* où, de toute l'action annoncée par le titre, nous ne voyons que les reflets, que les répercussions humaines ?

Lorsque vous composiez *Oaristos*, *Sagramor*, *Salomé*, vous exigiez pour votre muse des étoffes lamées, des brocarts, des dentelles, les plus rares parfums de la Syrie. Votre jeunesse, ivre d'elle-même, veut alors donner pêle-mêle tous les trésors dont ses rêves l'ont comblée... Mais n'en est-il pas ainsi de presque tous les artistes opulemment doués ? — Accueillons-la donc avec l'amicale complicité d'un sourire, cette exubérance d'un sang généreux. La création lyrique est un acte d'amour. Comme un amant ingénu à son premier rendez-vous, on voudrait, en une fois, dire à la bien-aimée tout ce dont regorge le cœur. Je me défierais un peu de ceux-là qui ne commencent point par trop dire. Le temps est tôt venu, où l'on ne dit pas assez ; et la Poésie pardonne aisément aux prodigues.

Votre jeunesse était fervente ; votre prodigalité fut sans pareille. Mais il vint un jour où l'amante vous parut fléchir sous un excès de pierreries, — et le feu des rubis faisait taire son regard.

Une à une, vous lui avez ôté ses luxueuses parures. L'amante était la même, qui vous tendait son baiser ; mais, comme à votre sculpteur Agamède, sa beauté vivante vous offrait les épaules et le front d'une statue.

Oui ! dans l'évolution naturelle de votre art, vous êtes resté fièrement fidèle à vous-même. Que nous font d'ailleurs à présent les questions d'écoles ? Cela seul nous importe : l'éternelle Poésie ! et si quelque méprise nous en a, pour un jour, détournés, hâtons notre retour à ses sources éternelles.

Une de ces sources, et peut-être la principale, votre patrie

la connaît bien, je crois. Il y a, dans votre langue, un mot qui vous est cher puisque vous l'avez choisi comme titre à l'un de vos recueils, *Saudades*. Il désigne, dit-on, un sentiment très répandu dans la nation portugaise, ou tout au moins chez ses poètes. La « *saudade* », — c'est le regret de l'absence, et aussi le regret de la terre où l'on n'est pas, peut-être encore la vague impression de vide que nous laisse la pensée de ce que nous avons souhaité et n'avons pas atteint. Il y a, dans la « *Saudade* », une mélancolie délicatement amère, et qui n'est pas toujours sans douceur.

Sur un plan beaucoup plus élevé, ce pourrait être le regret de la beauté ou de la vérité vers qui nous tendons nos mains vides. Mais dès ses manifestations les plus simples, j'y devine déjà une aspiration voilée, un désir incertain, sans objet immédiat, que la sécheresse de l'intellect échoue à formuler mais qui pénètre l'âme et veut s'y traduire en musique.

Si je ne l'ai pas élargi et haussé à l'excès, je n'imagine pas de sentiment plus propre que celui-là à se résoudre en poésie. Nous ne l'ignorons pas non plus dans ce pays, la *saudade*. Elle est pour nous la *nostalgie*, au sens le plus étendu de ce mot. En ses limites un peu incertaines, elle semble contenir un appel des lointains, les mouvements d'un cœur qui voudrait espérer et qui n'ose, les élans refrénés d'un captif. Elle flotte dans les parfums avec l'image des campagnes, des forêts; elle passe dans le vent et nous apporte les voix de la mer. Tour à tour elle anime les fantômes d'un passé où l'on aurait aimé vivre, comme les pressentiments d'une beauté mélodieuse et future; et c'est du fond de cette nostalgie que naissent les songes créateurs, comme les battements d'ailes de l'âme qui cherche sa délivrance.

C'est dans la nostalgie ainsi comprise, ainsi grandie peut-être, que nos poètes les meilleurs ont trouvé leur inspiration. Avec des visages divers, c'est elle qui apparaît dans les mélancolies encloses de Rodenbach et dans les tristesses captives et les résignations de Severin. Elle n'est absente ni du pessimisme de Gilkin, ni des évocations historiques ou païennes de Giraud, et je la vois à la barre des voiliers que chante et dessine Max Elskamp. Pour Charles van

Lerberghe, elle a fait éclore de la mer le paradis d'une Eve ingénue, et nous l'avons tous rencontrée chez Maeterlinck, où elle habite le cœur de Mélisande et le regard de la princesse Maleine.

Un seul serait donc excepté : Emile Verhaeren ? Mais non, pas même lui. Elle l'a visité à de certaines heures ! Relisons *les Débâcles*, relisons *l'Amazone*, *le Navire*, *les Rythmes souverains*, et nous serons convaincus.

Ce « mal du pays où l'on n'est pas », un de vos compatriotes me l'a fait éprouver il y a plus de vingt ans, avec une si soudaine force qu'il en devenait une sensation physique. Un jour, je reçus un volumineux recueil de poèmes portugais dont la lecture, — d'ailleurs très malaisée pour l'ignorant que j'étais, — me laissa le souvenir d'un charme singulier. C'étaient les *Flores de Coral*, de votre quasi-homonyme Alberto Osorio de Castro. Des sites d'Extrême-Orient, d'une délicatesse compliquée, s'y dessinaient sous des couleurs exquises dans les légères lignes du langage. Le livre lui-même avait un aspect insolite avec son papier malais, rude et précieux, parfois relevé d'un frottis d'or. Mais je ne vis d'abord rien de tout cela. Je ne vis que ce mot : *Timor*, inscrit par l'auteur sous la dédicace, puis la mention imprimée : *Ilha de Timor*.

De là-bas, à la limite extrême où l'Insulinde va devenir l'Océanie, un poète m'envoyait toute une gerbe exotique, une capiteuse bouffée des plus insidieux parfums. Ah ! que n'étais-je auprès de lui !

Mais bientôt, quelle surprise ! Ses vers me montraient les images d'une nature enchantée, — et lui, lui qui vivait parmi ces féeries, il sentait le regret de nos paysages d'Occident.

Il évoquait avec délice la Riviera de France et d'Italie, ses villes dont les seuls noms suffisaient à le ravir : « Noms en fleurs » (je traduis ses vers) :

Noms en fleurs pareils à des liserons,  
Dolceacqua, San Remo, Bordighera,  
Et Nice, et Cannes, tout le printemps  
De mille ardents parterres de roses...

Le propre de notre cœur inquiet serait-il donc, comme vous le dites dans *Sagramor*, « de n'aimer que ce qu'il n'a point » ?

Ce n'est pas seulement la lointaine et fabuleuse Timor qui nous enseigne, à nous, la nostalgie. Elle vient nous envahir si nous songeons à votre terre natale, patrie des grands pins balsamiques, patrie des oliviers, des orangers, des vignes dont le suc chaleureux est le sang du soleil; patrie au ciel doucement azuré; patrie des navigateurs, des découvreurs de mondes.... et par dessus tout, Monsieur, patrie d'une délicate culture et patrie du lyrisme.

Un nom, celui de Camoens, rassemble toutes ces gloires. Soldat valeureux, il avait rudement bataillé au Maroc, et voici qu'il part pour la Chine, vers de nouveaux combats. Il double le Cap des Tempêtes que votre Bartholomé Dias fut le premier à reconnaître, à dépasser, et s'engage sur la route des Indes dans cette expédition légendaire qui devait illustrer à jamais Vasco de Gama. De ces durs chocs d'armes, de ces voyages à peine moins périlleux, il revenait pauvre en apparence, mais riche d'un impérial butin. Ayant vécu des jours épiques, il en rapportait une épopée grandiose. Pieusement, il lui donna comme titre le vieux mot qui désigne la race de ses compatriotes et des vôtres : les « Lusitaniens », ou *Lusidas*, dont nous avons fait *les Lusiades*.

Souvent, au Portugal, la plume devient la compagne de l'épée. Déjà l'aïeul de Camoens avait uni, à la noblesse du sang, l'aristocratie de l'esprit; et plusieurs de vos rois, de vos princes, de vos connétables, comptent parmi les meilleurs poètes de leur temps. Vous êtes d'une contrée où les âmes chantent. Elles chantent naturellement, depuis toujours, parce qu'elles sont nées pour cela.

L'auteur épique des *Lusiades* est aussi un amant aux soins délicats, au cœur tendrement élégiaque. Ses *Sonetos de Amor* demeurent le plus merveilleux exemple de la subtilité que la mélancolie amoureuse peut faire épanouir dans une âme de guerrier.

Votre pays verdoyant, nuancé, n'a point les brûlantes couleurs, la sécheresse rocheuse de l'Espagne, sa voisine.

Il mûrit au soleil, mais comme un fruit sous le feuillage; et, de même qu'en notre Campine flamande, de même qu'en notre Ardenne et notre Condroz wallons, le jour y peut tisser autour des choses un léger, un humide réseau de sensibilité.

Serait-ce pour cela qu'entre vos aspirations et les nôtres on découvre parfois une certaine parenté? Peut-être. Mais il y a autre chose.

Un livre de votre compatriote, M. Fran Paxeco, nous le rappelle justement : *Portugal não é Ibérico*, le Portugal n'est pas ibérique. Il est bien vrai; et vous êtes, par l'origine, assez proches de nous dans la famille humaine. Il est commun à votre patrie et à la nôtre, le vieux songe celtique ! Fontaine qui ne peut s'épuiser, jaillissement idéal de nos élans vers la beauté, l'amour, l'harmonie entre les hommes, vers tout le divin que le poète a mission de découvrir dans la nature et de chanter par toute la terre, ses ondes invisibles se sont répandues à travers la France parmi les champs et les forêts de notre Gaule belge, comme parmi les pinèdes et les orangeries de votre Lusitanie. Que ce mystérieux appel du sang ne reste pas inentendu : notre culture est un patrimoine, qu'ensemble nous devons garder.

Monsieur,

Vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, le premier de vos rois eut à mener de terribles batailles contre les Sarrasins envahisseurs. Devant Lisbonne qu'ils occupaient, il luttait avec toutes ses forces, héroïquement et durement, lorsque survint une aide inattendue. Des voiles, des voiles, des voiles encore apparaissaient sur la mer. Elles arrivaient du Nord, voguant vers la Palestine, et c'étaient les nefs des Croisés : Lorrains, Wallons, Flamands, renforcés d'un petit nombre d'Anglais et de Frisons, et commandés par un noble Flamand, le sire d'Aerschot. Les nefs atterrissent. Les Croisés se joignent aux chrétiens assaillis, et par la double vaillance des chevaliers portugais et de leurs alliés imprévus, Lisbonne est reconquise.

Je n'oserais affirmer que les décisions politiques du Portugal, en 1914, eurent comme origine les souvenirs de la deuxième Croisade... Ne soyons pas trop exigeants quant à la mémoire des hommes ! Certains retours de l'histoire sont pourtant merveilleux à l'égal des légendes épiques ; et cette assistance que des gens de chez nous avaient prêtée en 1147 à votre Alphonse I<sup>er</sup>, notre Albert I<sup>er</sup> l'a reçue de vos diplomates et de vos soldats pendant la grande guerre.

Vous, Monsieur, qui nous arrivez de ce même Portugal, aidez-nous à votre tour, et cette fois dans un combat sans haine. Propagez-le encore, le culte de cette langue française que vous maniez si bien ; et contre l'armée des infidèles, contre la prose envahissante, contre la matérialité qui voudrait nous conquérir, venez nous apporter un secours de poésie.

---

## Discours de M. Eugenio de Castro

Messieurs.

Le chemin est long de Coïmbre à Bruxelles. Fût-il encore plus long que je n'eusse pas laissé de me présenter devant vous pour vous dire en personne combien j'ai été touché et flatté de l'insigne honneur que m'a fait votre illustre Compagnie en m'appelant, par tant de voix, à siéger parmi ses membres.

Malheureusement me voici déjà à l'âge où l'on n'a plus le droit de tirer orgueil des plus hautes distinctions, à l'âge où l'expérience de la vie et l'approche de la mort invitent à se souvenir de l'égalité de tous les hommes devant Dieu, et c'est pourquoi je suis ici en toute humilité de cœur et d'esprit.

Mais, malgré l'attitude sincèrement modeste qu'est la mienne, je dois avouer que c'est pour moi une joie immense que d'être reçu dans cette Académie. Je m'en réjouis non seulement comme écrivain, dont la vie de travail se trouve par là trop généreusement récompensée, mais encore comme Portugais, comme professeur, comme chef de famille, car l'éclat dont on m'honore rejaillit sur ma patrie, sur l'Université à laquelle j'appartiens, sur mes enfants.

Ce n'est pas d'hier que je sais le prestige qui s'attache à cette Académie; tous les noms de ses membres — gloire des lettres belges — me sont familiers et je n'ignore pas

non plus que les dix fauteuils que vous avez réservés à des écrivains étrangers sont et ont toujours été occupés par des littérateurs du premier mérite, ce qui me permet de bien mesurer tout le prix de la faveur qui m'échoit.

D'autres raisons encore concourent à augmenter la satisfaction avec laquelle j'entre aujourd'hui dans cette Maison.

En premier lieu, je me félicite de voir dans cette réception académique une nouvelle affirmation de l'amitié où vivent depuis si longtemps Belges et Portugais.

C'est au XII<sup>e</sup> siècle pour le moins que remontent les relations de nos deux pays. En 1147, de nombreux Flamands, conduits par Christian de Gistel, aidèrent le premier roi de Portugal, Alphonse-Henri, à conquérir Lisbonne sur les Maures et, trente sept ans plus tard, une fille de ce roi, la princesse Mahaut, épousa Philippe d'Alsace, comte de Flandres. Vers cette époque-là sans doute, commencèrent les échanges commerciaux entre la Belgique et le Portugal, et leur importance devait être telle qu'une foule de marchands flamands s'établirent par la suite à Lisbonne et qu'en 1573 il existait à Anvers cent douze maisons de commerce portugaises dont les affaires mettaient en circulation chaque année plus d'un million d'écus.

Mais nos relations ne furent pas seulement d'ordre commercial et politique. En 1430, une princesse qui avait tous les charmes, l'infante Isabelle, fut choisie comme épouse par Philippe le Bon, lequel auparavant avait chargé Jean Van Eyck de se rendre à Lisbonne pour y faire le portrait de la future duchesse de Bourgogne; événement qui n'est sûrement pas étranger à la profonde et bienfaisante influence de la peinture flamande sur celle de Portugal.

La factorerie portugaise de Flandres, d'abord établie à Bruges, en 1433, puis transférée à Anvers, ne fut pas seulement un centre mercantile important; ce fut aussi un foyer de culture qui attira notre grand historien Damião de Goes et Albert Dürer, et dont on a pu dire qu'il fut la première et la meilleure école de diplomatie portugaise au XVI<sup>e</sup> siècle.

Je ne m'attarderai pas, Messieurs, à l'énumération minu-

teuse des liens matériels et spirituels qui, depuis des siècles, témoignent de notre étroite amitié et qui de nos jours sont plus que jamais divers et forts, tel celui qui fait de nous de si bons voisins sur le continent africain. Si ce que je viens de dire à cet égard est peu de chose, ce peu du moins suffira à prouver que la Belgique et le Portugal sont de très vieux amis et à vous assurer que, pour le Portugais que je suis, le titre que vous me concédez tire une valeur toute spéciale d'être belge.

C'est pour moi encore un très grand honneur que de succéder dans ce fauteuil à celui qui l'occupa avec tant d'éclat : M. Brand Whitlock, ancien ambassadeur des Etats-Unis. Rappellerai-je tous les services rendus par cet homme d'un si noble caractère et d'un si grand cœur à la Belgique durant les jours tragiques de l'occupation allemande ? Je craindrais, en le faisant, d'offenser le sentiment patriotique de tous les fils de ce glorieux pays ici réunis et qui vouent à la mémoire de M. Brand Whitlock la plus émue, la plus profonde, la plus fidèle gratitude. Comme l'a si bien dit notre éminent secrétaire perpétuel, M. Gustave Vanzype, l'histoire de son rôle en tant que défenseur dévoué de la Belgique « a été souvent écrite; elle fait partie de l'histoire de la guerre; elle lui fournit une des pages qui consolent, par un grand exemple de générosité, de solidarité humaine, des horreurs dont tant d'autres pages sont souillées. »

J'avoue à ma confusion que jusqu'à ces derniers temps j'ignorais complètement l'œuvre, la personnalité et même le nom de M. Brand Whitlock. Ils ne m'ont été révélés que lorsque j'ai appris que ma candidature allait être posée au fauteuil devenu libre par sa mort. Mais, à partir de ce moment-là, poussé par une curiosité bien naturelle, j'ai recueilli tous les renseignements qui pouvaient m'instruire sur M. Brand Whitlock, et je n'ai pas tardé à me rendre compte que sa vie ne s'est passée qu'à pratiquer le bien et à poursuivre le beau.

La coexistence n'est point rare, chez les hommes supérieurs, de tendances contradictoires : tel admirable artiste a pu

commettre d'abominables actions, et plus d'un penseur dont les écrits sont d'un sage vit comme un insensé. Chez M. Brand Whitlock, pareille contradiction, bien humaine certes, mais bien lamentable, ne se remarquait pas. En lui, au contraire, il n'y avait qu'harmonie.

Cet homme d'un naturel si bon et aux si nobles aspirations, assoiffé de toutes les vérités et passionné pour les plus purs idéaux, toujours généreux et compatissant envers les humbles ou les malheureux, d'une élégance raffinée dans sa tenue, dans ses manières, dans sa conversation, dans son style et dans ses goûts, cet homme n'a jamais failli par le moindre geste ou la moindre parole à cette exquise et naturelle distinction.

Doué de multiples aptitudes, servi en même temps par une solide culture et une rare sensibilité, M. Brand Whitlock, a pu être tout ensemble et avec bonheur, juriste, romancier, orateur et diplomate, homme d'action et poète et, outre tant de mérites, il posséda celui d'être, selon l'expression d'Emile Boutroux, « une conscience religieuse, passionnée pour la loi d'amour de l'Évangile. »

À la satisfaction que j'éprouve à succéder à un homme de tels talents et de telles vertus se joint celle de retrouver parmi vous, Messieurs, quelques-uns de mes compagnons de lutte au temps de la campagne symboliste. Hélas ! que ne puis-je, tandis que mon esprit se reporte à ces belles années de ma jeunesse, que ne puis-je voir me sourire les visages amis de deux très chers camarades : Iwan Gilkin et Albert Giraud, qui tous deux jetèrent un grand lustre sur cette Académie et emportèrent dans la tombe tant de regrets. Heureusement que les autres sont bien vivants pour nous consoler de ces deuils : Maurice Maeterlinck, dans toute sa gloire, dont je conserve des lettres pleines d'affectueuses effusions qu'il m'envoya voilà quarante ans et plus ; M. Valère Gile, artiste admirable autant qu'inlassable animateur de la *Jeune Belgique*, revue dont j'ai été le collaborateur autrefois ; M. Albert Mockel, l'adorable poète-musicien de *Chantefable un peu naïve* et de *Clartés*, à qui, pour le reste de mes jours, je serai reconnaissant des paroles par lesquelles il vient de m'accueillir.

Parmi les membres étrangers de notre Académie, il m'est tout particulièrement agréable de saluer trois hautes personnalités pour qui j'ai beaucoup d'attachement et une rare admiration : M. Gabriele d'Annunzio, gloire de l'Italie et du génie latin, le pur poète Francis Viélé Griffin, et le si éminent philologue, M. Ferdinand Brunot qui, il y a douze ans, étant doyen de la Faculté des Lettres de Paris, me présenta au public de la Sorbonne devant lequel j'avais été invité à faire une conférence.

Qu'il me soit permis maintenant, Messieurs, d'évoquer quelques souvenirs de ma carrière littéraire, à travers lesquels vous pourrez vous faire une idée de ce qu'a été le mouvement symboliste au Portugal. Comme j'ai pris une part très active à ce mouvement, je vais être obligé de parler souvent et un peu trop de moi. Cela n'est guère dans mes goûts ni dans mes habitudes, aussi me le pardonnerez-vous certainement.

Je n'avais pas encore quinze ans lorsque je publiai, en 1884, mon premier recueil de vers. D'abord mes pas hésitants suivirent l'étroite route qu'encombraient une foule de poètes dont la voix répétait sempiternellement les mêmes thèmes traités avec les mêmes mots. Comme je devais le dire plus tard, dans la préface de mon livre *Oaristys*, la poésie portugaise de ce temps-là reposait sur quelques douzaines de lieux-communs. C'étaient toujours les yeux de la bien-aimée comparés aux étoiles, ses lèvres aux roses, la blancheur de son teint au clair de lune. Quant aux rimes, une déplorable pauvreté qui n'avait de comparable que celle du vocabulaire. Ignorant la richesse du lexique portugais, chaque poète, dans ses œuvres les plus longues, n'employait qu'un petit nombre de mots. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le pauvre instrument que j'avais entre les mains ne pouvait être nullement l'interprète de mes sentiments et de mes idées, et qu'il me fallait une autre lyre, dont les cordes plus nombreuses fussent susceptibles de produire des accords plus variés. Avec l'audace de la jeunesse, je voulus me frayer un chemin nouveau, quitte à me blesser aux ronces de la haie qui bordait la route étroite et trop battue sur laquelle j'avais trotté jusque-là comme un petit daim sauvage. Je

parvins à m'évader de la voie où j'étouffais; mais en me voyant enfin libre, je me trouvai par contre au milieu d'une luxuriante et confuse végétation de forêt-vierge, qui ne me laissait rien voir et qui m'empêchait d'avancer.

C'est alors qu'au comble d'une anxieuse incertitude, tandis que je cherchais quelque chose de nouveau, sans savoir exactement ce que je cherchais, c'est alors que mes yeux tombèrent par hasard sur une revue française, dont j'ai oublié le nom, mais qui était l'une de ces nombreuses publications dans lesquelles les meneurs et les adeptes du Symbolisme naissant soutenaient une ardente bataille et rappelaient par là la violence des grandes luttes qui marquèrent l'essor du Romantisme et du Naturalisme.

Ce jour-là fut pour le restant de ma vie entre tous mémorable. La lecture de cette revue fut pour moi une révélation, quelque chose de pareil à l'extase de Pascal après le célèbre accident du pont de Neuilly. Je vis alors se dresser subitement devant moi la nette perspective de l'art nouveau que je recherchais depuis longtemps. Une route nouvelle, inondée de lumière, se déroulait devant moi. Je savais enfin ce qu'il fallait faire. Il fallait, comme l'a dit à cette époque un critique, réagir contre les doctrines et les procédés du Parnasse, en instituant une poésie moins arrêtée dans ses lignes, plus imprégnée de rêve, plus incitante; il fallait se servir de la musique dans la versification, puisque la musique est, par excellence, l'art de suggérer les idées mystérieuses et les sentiments imprécis; il fallait introduire dans la poésie l'indécision, le clair-obscur, avec lesquels la vérité se présente vaguement à nos regards; il fallait en finir avec les rythmes uniformes qui ne pouvaient en aucune façon traduire la complexité essentielle des sentiments humains, et remplacer les mélodies d'autrefois par une infinité de mélodies brisées dont la cadence ne fût pas si fortement marquée; il fallait varier et multiplier les thèmes d'inspiration; il fallait, en un mot, créer une poésie nouvelle, bien plus humaine et bien plus savante.

Avec un empressement juvénile, j'essayai tout de suite de faire résonner les cordes multiples de la nouvelle lyre

que j'avais dans mes mains, et dont les premiers accords me firent tressaillir de joyeuse surprise par la nouveauté de leur harmonie.

Quelque temps après, j'entrepris un voyage en France, et, une fois arrivé à Paris, il y a exactement quarante-six ans de cela, ma première visite, le lendemain de mon arrivée, fut pour Léon Vanier, l'éditeur ou, comme on disait alors, le bibliopole des symbolistes, qui avait une petite librairie sur le quai Saint-Michel, et chez qui je faillis me ruiner, en lui abandonnant presque tout l'argent de mon viatique contre les derniers volumes de Verlaine, Mallarmé, Moréas, Henri de Régnier, Viélé-Griffin, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Stuart Merrill, Charles Vignier, etc.

Chargé de mon précieux et pesant achat, je courus me calfeutrer dans ma petite chambre d'hôtel, et là, oubliant que j'étais à Paris, que j'étais arrivé la veille et que je n'avais encore rien vu de la grande capitale, que je n'avais pas encore visité Notre-Dame ni le Louvre, que je ne m'étais pas encore promené sur les bords de la Seine ni sous les arbres des Champs-Élysées, oubliant tout cela, je passai deux jours dans ma chambrette, délicieusement absorbé dans la lecture des livres que je venais d'acheter et qui sentaient encore l'encre fraîche.

Quelques mois plus tard, rentré dans ma ville natale, je publiai un recueil qui s'intitulait *Oaristys* et qui, sous les dehors inoffensifs d'une sobre mais élégante présentation, renfermait tous les ferments apparemment corrosifs de la nouvelle esthétique dont les mystères m'avaient été révélés pendant mon séjour en France. L'infortuné volume fut accueilli par les huées les plus hostiles et les sarcasmes les plus sanglants de la presse portugaise qui, esclave de la routine, pestait rageusement contre moi, en m'affublant des pires épithètes et me traitant de fou, d'anarchiste, de possédé.

Cela ne me troubla guère, car je m'attendais à un tel accueil, et comme il arrive souvent, l'âpreté des injures me fit relever la tête. Mais, sous cette avalanche, j'eus la joie de recevoir la fraternelle, l'affectueuse accolade des

plus grands écrivains de mon pays, qui, tout en restant fidèles aux principes qui les avaient guidés jusque-là dans la composition de leurs œuvres, rendaient pourtant justice à la bonne foi de mes innovations.

En me donnant du courage pour poursuivre sans défaillance la tâche que je m'étais assignée, cet appui pouvait me suffire, mais j'aspirais à une approbation entière et plus vaste, et c'est pourquoi j'adressai aux plus grands maîtres de la jeune poésie française et belge des exemplaires de mon livre, accompagnés de la traduction des poèmes les plus caractéristiques, leurs destinataires risquant de ne pas comprendre le texte portugais. Une semaine à peine fut-elle écoulée que, coup sur coup, je reçus de ceux qui m'avaient lu, les hommages les plus cordiaux et les encouragements les plus stimulants.

Je conserve et conserverai précieusement jusqu'à ma mort toute la correspondance de ce temps-là, constituée par un monceau de lettres qui feraient le bonheur d'un collectionneur d'autographes, car, pour ne citer que quelques noms, il y en a qui sont signées Stéphane Mallarmé, Maurice Maeterlinck, Jean Moréas, Emile Verhaeren, Joris-Karl Huysmans, Albert Giraud, Henri de Régnier, Albert Mockel, Maurice Barrès, Francis Vielé-Griffin, Paul Adam, etc.

Dans un long article de la revue *Hispania* consacré à l'étude de mon œuvre, un critique espagnol, M. Andrés Gonzalez Blanco, a écrit à propos d'*Oaristys*, il y a quelques années : « Toutes les innovations capitales des décadents et des symbolistes français, après celles des parnassiens, se trouvent transplantées dans ce livre par Eugenio de Castro et adaptées aux exigences de la métrique portugaise. Il emploie dans *Oaristys* tous les ornements du style décadent ; il emploie également un vocabulaire riche et choisi, des rimes étranges et troublantes, des mots tombés en désuétude ou ayant changé de sens, auxquels il rend leur valeur première. Il se sert notamment de l'allitération dont le poème XI offre un exemple bien connu. »

Moi-même, tout en reconnaissant ce qu'il y avait d'excessif dans *Oaristys*, mais me rendant compte de l'indé-

niable importance de mon apport, j'ai écrit dans la préface de la deuxième édition de ce volume : « Il y a dans ce livre une forte dose d'exagération que beaucoup attribueront à un désir juvénile d'épater le bourgeois, mais qui s'explique par la nécessité de souligner d'un gros trait rouge la stagnante platitude dans laquelle croupissaient les formes poétiques d'alors. Les conséquences de ma tentative surpassèrent en rapidité et en ampleur toutes mes prévisions. Presque tous mes camarades, jeunes et vieux, quelques-uns couronnés déjà de lauriers, prirent le chemin que j'avais ouvert. La mobilité de la césure dans les alexandrins et des accents classiques dans le vers décasyllabique, la recherche dans l'emploi des rimes, le choix rigoureux des épithètes, l'enrichissement du vocabulaire, la restauration des formes archaïques, le vers libre, l'allitération : toutes ces innovations qui apparaissent dans *Oaristys* et se poursuivent dans *Horas*, sont devenues courantes dans la poésie portugaise, qui grâce à elles est sortie de la paralysie où elle était tombée. »

L'influence de mon recueil ne s'exerça pas seulement sur la littérature lusitanienne, elle s'étendit à celle d'autres pays. C'est encore à M. Gonzalez Blanco que je demanderai de vous expliquer comment mon effort a dépassé les frontières du Portugal. Voici ce que dit cet article d'*Hispania* déjà cité : « Il faut remarquer qu'Eugenio de Castro fut le premier, non seulement au Portugal mais dans toute la péninsule ibérique et même en Amérique, à promulguer cette loi nouvelle. Qui faisait du modernisme en 1890, à l'apparition d'*Oaristys* ? Personne. Le pauvre Rueda se débattait dans une période de transition entre un colorisme et un vers-librisme mal compris. Ruben Dario était peut-être déjà dans la période de renouvellement qui précéda sa rénovation du vers espagnol ; en tout cas il ne s'occupait alors que de la rédaction d'un journal chilien et n'était encore que le chroniqueur brillant de *Peregrinaciones*, le subtil exégète de *Los Raros* en même temps que le poète parnassien de *Azul*. Il n'avait pas encore publié ses *Prosas Profanas* par lesquelles s'accuse la courbe de son évolution poétique... Donc, en 1890, la péninsule était encore vierge

d'innovations métriques et lyriques, lorsqu'apparaît la première édition d'*Oaristys* avec une introduction encore plus révolutionnaire que celle de *Prosas Profanas*. »

*Oaristys* a été publié, comme vous le savez déjà, en 1890. Un an plus tard, je faisais paraître un autre recueil, *Horas*. Le public lettré commençait à s'intéresser aux nouvelles formes littéraires, mais moi, craignant de le voir retomber dans sa béate léthargie habituelle, je résolus d'éviter cela à tout prix et pensai qu'il fallait l'exciter violemment; et c'est pourquoi, sachant très bien ce que je voulais, je lui présentai ce nouveau recueil dont l'ultra-modernisme déconcerta complètement presque tous les lecteurs.

La publication de ce livre fut un véritable scandale littéraire : on le siffla avec rage, on le cribla d'insultes. Mais le grain était tombé sur un sol très riche, et, à côté des poings irrités de mes nombreux ennemis, je vis se tendre vers moi les mains amies de plusieurs camarades qui, l'un après l'autre, vinrent s'enrôler sous la bannière de la nouvelle école.

Ce fut d'abord Antonio de Oliveira Soares, auteur de trois recueils — *Azul*, *Exame de Consciencia* et *Paraiso Perdido* —, et collaborateur de la *Jeune Belgique*. Ce jeune homme remarquablement doué fréquentait alors l'Université de Coïmbre, mais, après avoir adhéré à notre groupe, il délaissa malheureusement les Muses pour suivre la carrière diplomatique, ce qui lui valut plus tard une haute situation.

Après Oliveira Soares, dans une merveilleuse fièvre d'activité et d'inspiration, brûlant le pavé de l'ardeur de leurs aspirations glorieuses, chacun suivant le penchant de sa personnalité, mais tous, plus ou moins, attachés à l'esprit qui venait de rajeunir nos lettres, les poètes d'alors en foule travaillèrent splendidement au Portugal à une renaissance qui ne surpasse pas, certes, mais qui égale ou approche du moins, par le nombre et le mérite des œuvres, les plus belles époques de la poésie portugaise.

Je ne veux pas lasser votre patience, en vous citant les noms de tous ceux qui menèrent le bon et mémorable combat, et me contenterai de vous dire quelques mots de

ceux dont le rôle a été plus considérable et dont l'œuvre témoigne le plus d'originalité ou de beauté.

Antonio Nobre, le cher poète dont je garderai toujours le plus affectueux souvenir, vécut quelques années à Paris, où il publia, chez Vanier, un volume de vers, *Sô*, dont il a pu dire très justement que c'était le livre le plus triste de Portugal.

Nul n'a mis autant de sensibilité qu'il l'a fait dans ses œuvres, une sensibilité douloureuse et poignante, presque morbide, aiguë par le triste pressentiment de sa courte destinée. Il est mort poitrinaire, à trente-trois ans. Comme l'a remarqué un de ses critiques, l'un des aspects les plus curieux de son œuvre poétique, peu volumineuse mais pleine d'originalité, c'est son égotisme, « qui le porte à vouloir et à pouvoir intéresser les autres de choses particulièrement intimes, de ses habitudes, de ses souvenirs d'enfance et de ses affections, comme s'il parlait toujours à des amis. »

Julio Brandão, qui est actuellement le directeur du Musée Municipal de Porto, a débuté par un volume *Le Livre d'Anglais*, dont le succès lui assura rapidement une juste et solide réputation. Après *Le Livre d'Anglais*, il fit paraître d'autres recueils poétiques, d'une technique de plus en plus parfaite, et il se fit remarquer aussi comme prosateur, en écrivant des nouvelles et des essais de critique littéraire. Les poèmes de Julio Brandão, d'un ton doucement élégiaque, se distinguent par la discrète élégance de la forme et par la fraîcheur d'une émotion tristement résignée. Aux bizarreries voulues de la plupart de ses camarades, il préféra toujours les sujets simples, les aspects pacifiques de la vie et de la nature. C'est l'antithèse de Antonio Nobre.

Mon très cher ami M. Alberto de Oliveira, l'éminent diplomate qui compte tant d'amis et tant d'admirateurs à Bruxelles, où il exerça deux fois les hautes fonctions de Ministre Plénipotentiaire de Portugal, a joué aussi un rôle considérable dans le mouvement symboliste. Tout jeune, il publia un charmant livre de vers par lequel il se rallia aux novateurs de son adolescence, et il fut ensuite

l'apôtre d'un courant moderniste, qu'on appela le *garretisme*, parce qu'il procédait tout droit de la conception artistique du poète Almeida Garrett, l'un des trois coryphées du Romantisme portugais. Cette évolution était dans l'ordre logique, puisque le Symbolisme avait marqué à la fois une réaction contre les Parnassiens et un retour au Romantisme.

Manuel da Silva Gaio, qui fut pendant longtemps le Secrétaire Général de l'Université de Coïmbre, a rendu au Symbolisme portugais des services qu'on ne doit pas oublier. Poète, nouvelliste, dramaturge, critique littéraire et artistique, écrivain didactique, il a cultivé presque tous les genres, gaspillant un peu par l'éparpillement de son effort la richesse de son talent.

C'est avec lui, que j'ai fondé à Coïmbre, en 1895, une revue internationale, *Arte*, qui a eu l'honneur, pour ce qui regarde la France, de compter parmi ses collaborateurs Paul Verlaine, Henri de Régnier, René Boylesve, Viélé-Griffin, Lionnel des Rieux, Jules Renard, Ernest Raynaud, le comte Robert de Montesquiou Fezensac, Henri Gauthier-Villars, Pierre Louys, Camille Mauclair, Charles Morice, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, Marc Legrand, Georges Oudinot et bien d'autres.

Au cours de la publication de cette revue, j'allai à Paris; et c'est alors, en 1896, que, pour me remercier des services que j'avais rendus à la jeune poésie française, en la faisant connaître dans mon pays, c'est alors que, le 15 juin, l'on eut la gentillesse de m'offrir un banquet qui fut présidé par Catulle Mendès, autour duquel étaient venus s'asseoir quelques-uns des plus illustres représentants de la littérature et de l'art français de ce temps-là.

Ce fut à la même époque que je fréquentai assidûment mon très cher et très grand ami, Jean Moréas. C'était en été et il faisait une chaleur accablante, comme il arrive si souvent sur les bords de la Seine en pareille saison. Nous nous rencontrions tous les soirs à la terrasse du fameux Café Vachette, boulevard Saint-Michel, au coin de la rue des Ecoles, dans ce café qui n'existe plus maintenant, et où le

poète du *Pèlerin passionné* trônait magnifiquement dans toute son apollonienne majesté.

Tous ces souvenirs m'entraîneraient bien loin, et je n'en finirais plus de vous les conter.

Je reviens donc à mon sujet qui est de vous parler des poètes de mon pays qui ont assuré par leur effort le triomphe définitif du Symbolisme au Portugal.

Antonio Feijo débuta par deux minces volumes à prétentions philosophiques, qu'il publia tandis qu'il était encore étudiant à Coïmbre. Ses études de droit achevées, et avant d'entrer dans la carrière diplomatique, il fit paraître un autre volume, *Liricas e Bucolicas*, qui lui valut dans les milieux parnassiens une suprématie indiscutable, due à la correction magistrale de son style et à la richesse inépuisable de ses images pleines de mouvement et de couleur. On a aussi de lui une très belle traduction du *Livre de Jade*, établie d'après la version française de Judith Gautier. Ce n'est qu'en 1897 que Antonio Feijo se mêla au mouvement symboliste, avec *A Ilha dos Amores* (L'île des Amours), livre où il employait avec sa virtuosité habituelle tous les procédés apportés par le Symbolisme. Dans ce livre, Antonio Feijo, qui est mort depuis à Stockholm, a exprimé avec une poignante noblesse sa nostalgie d'homme du Midi exilé au milieu des brouillards et des neiges scandinaves.

Il me reste à dire deux mots de Afonso Lopes Vieira, au talent subtil et délicat, qui a eu le bonheur de pouvoir se donner tout entier à son rêve d'artiste, et qui a fait de sa vie une œuvre d'art exquise. Ce poète est doublé d'un patriote qui ne cesse pas d'exprimer, avec une chaleur émouvante, son espoir de voir la patrie portugaise recouvrer la grandeur d'antan par l'affirmation du caractère ethnique, qui dans l'âme des peuples a, dit-il, la même valeur que le caractère moral chez les individus.

Mesdames, Messieurs,

L'école, ou si l'on veut le mouvement symboliste portugais, issu directement du Symbolisme français, et accueilli d'abord avec tant d'hostilité, ne tarda pas à s'imposer pour gagner ensuite jusqu'aux adversaires même du premier

moment, jusqu'à ceux qui l'avaient combattu avec le plus d'acharnement, dans la féroce intransigeance des vieux dogmes qui les avaient pendant longtemps guidés.

C'est avec une profonde mélancolie que je me rappelle ces jours lointains où ma jeunesse ardente et combative osait tout et ne craignait rien. Je suis bien changé, hélas ! mais je ne m'en étonne guère, parce que je n'ai pas oublié la date de ma naissance : j'ai soixante-six ans et je suis grand-père de dix-sept petits-enfants en même temps que doyen de ma Faculté. Ce sont là des honneurs accablants.

L'ancien démolisseur est devenu un paisible conservateur, qui aime l'ordre, l'équilibre, le repos, la simplicité. On dit que mes derniers livres sont empreints d'esprit classique. Je veux bien en convenir, mais je le regrette un peu, parce que ce changement, tout en signifiant peut-être pour certaines conceptions de l'art un perfectionnement, trahit aussi la lassitude de celui qui se prépare à la tranquillité de la mort en essayant de la tranquillité de la vie.

Il n'est pire vieillesse que celle des anciens combattants, parce qu'il n'y a rien de plus triste que de voir accrochée à un mur l'épée flamboyante que brandirent avec audace des mains juvéniles. Mais sous mes cheveux gris et sous le manteau classique que j'ai sur mes épaules, je me flatte encore d'avoir fait ce que j'ai fait, et suis quelque peu fier d'avoir pu provoquer le renouvellement de la poésie portugaise.

---

# CHRONIQUE

---

## LA BIBLIOTHÈQUE ALBERT

L'Académie a exprimé le vœu de voir adjoindre au Conseil d'Administration du Fonds Bibliothèque Albert une sous-commission composée de membres des diverses Académies et comptant des représentants de toutes les disciplines intellectuelles.

Ce vœu a été transmis au Ministre de l'Instruction publique.

## HOMMAGES

L'Académie a délégué, pour la représenter aux cérémonies organisées à Paris à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Victor Hugo, M. Louis Dumont-Wilden.

M. Louis Delattre, directeur, a représenté l'Académie aux cérémonies du tri-centenaire de l'Académie Française et du tri-centenaire du Museum d'Histoire naturelle de Paris.

---

## OUVRAGES REÇUS

---

Gustave VAN WELKENHUYZEN. — *J. K. Huysmans et la Belgique*. Paris, Mercure de France, 1835.

Georges RENCY. — *Un ami d'enfance*. Ill. de Roméo Dumoulin. Editions L. et M., Bruxelles, 1934.

Ecuyer BERNAYS et Jules VANNÉRUS. — *Histoire numismatique du Comté puis Duché de Luxembourg et de ses fiefs*. Ac. r. de Belgique. Mémoires, 1934.

Louis PIÉRARD. — *Propos sur l'Art et sur la Littérature*. Mons, Librairie fédérale.

René JANSSENS. — *Les Maîtres de la Critique d'art*. Bruxelles, Dietrich et Cie, 1835.

Jean GROFFIER. — ... *Aux préorganisateur*s (Manifeste). Bruxelles, Ed. Tribune, 1935.

---

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.  
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.  
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.  
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.  
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.  
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).  
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.  
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.  
JULES DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise).  
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.  
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.  
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.  
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.  
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.  
ALBERT MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S.-et-O.).  
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.  
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.  
PAUL SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.  
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.  
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).  
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
BENJAMINVALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.  
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).  
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).  
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coïmbre.
- M<sup>me</sup> COLETTE, Paris.

### Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.  
ERNEST VERLANT, 1925.  
GEORGES EEKHOUD, 1927.  
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.  
ALBERT GIRAUD, 1929.  
FERNAND SEVERIN, 1931.  
CHRISTOFER NYROP, 1931.  
MAX ELSKAMP, 1931.
- M<sup>me</sup> ANNA DE NOAILLES, 1933.
- MM. ALBERT COUNSON, 1933.  
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.  
HUBERT KRAINS, 1934.  
ARNOLD GOFFIN, 1934.  
BRAND WHITLOCK, 1934.

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

### Communications

- Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.  
*Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.  
*La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.  
*Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.  
*Le Français à Gand*, par Albert COUNSON.  
*Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.  
*Eugène Demolder*, par Hubert KRAINS.  
*Qu'est-ce que la civilisation ?* par Albert COUNSON.  
*La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.  
*Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.  
*De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française*, par Albert COUNSON.  
*L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.  
*Les Classiques jugés par les Romantiques*, par Georges DOUTREPONT.  
*Autour du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.  
*Une amie belge de Louis Veuillot*, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

### Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.  
*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.  
*Charles De Coster*, par Joseph HANSE.  
*L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.  
*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.  
*Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*, par Marcel PAQUOT.  
*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*, par Marthe BRONCKART.  
*La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.  
*Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888*, par François VERMEULEN.  
*Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.  
*Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse*, par Louis MICHEL.

### Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.  
*La Trage-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

### Rédition

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul Champagne, par G. Charlier.